

L'ORTHOGRAPHE DU CASTILLAN D'APRÈS VILLENNA ET NEBRIJA

I. *Introduction: les traités de grammaire romane antérieurs à Nebrija.*

Tout le monde aujourd'hui reconnaît le rôle décisif qu'ont eu, dans l'histoire de la grammaire espagnole, les oeuvres grammaticales de Antonio de Nebrija. De nombreux travaux leur ont été consacrés, et attestent de l'intérêt qu'elles ont suscité tout au long du XX^e siècle. Par conséquent, il est inutile d'y revenir ici ¹.

Nous nous bornerons uniquement à situer cette oeuvre dans le contexte grammatical ibérique, et, plus généralement, dans le contexte grammatical des principales langues romanes européennes ².

¹ Pour ne citer que les principaux: J. B. MUÑOZ, *Elogio de Antonio de Nebrija*, in *Memorias de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1796, t. III, pp. 1-30; P. LEMUS Y RUBIO, *El maestro Antonio de Lebrija*, *Revue Hispanique*, 1910, XXII, pp. 460-508, 1913, XXIX, pp. 13-120; CORTINES Y MURUBE, *Fisonomía del gramático*, Madrid, 1925; E. A. DE ASIS, *Nebrija y la crítica contemporánea de su obra*, *Boletín de la Biblioteca de Menéndez Pelayo*, 1935, XVII, pp. 30-45; F. GONZÁLEZ OLMEDO, *Nebrija en Salamanca (1475-1513)*, Madrid, 1944, et *Nebrija...debelador de la barbarie, comentador eclesiástico, pedagogo, poeta*, Madrid, 1942; M. ALLUÉ SALVADOR, *Vida y hechos de Nebrija*, *Revista Nacional de Educación*, 1944, XLI, 2, p. 44; V. GARCÍA DE DIEGO, *Nebrija y la latinidad*, *Revista Nacional de Educación*, 1944, XLI, 2, p. 44; J. BELLIDO, *La patria de Nebrija. Noticia histórica*, Madrid, 1945; P. U. GONZÁLEZ DE LA CALLE, *Elio Antonio de Lebrija. Notas para un bosquejo biográfico*, *Boletín del Instituto Caro y Cuervo*, 1945, I, 1.º, p. 80; *Miscelánea Nebrija*, t. I, Madrid, 1946; J. CASARES, *Nebrija y la gramática castellana*, *Boletín de la Real Academia Española*, 1947, XXVI, pp. 335-367; A. COTARELO VALLEDOR, *Nebrija científico*, Madrid, 1947; I. GONZÁLEZ LIJUBERA, *Notas para la crítica del Nebrisense*, *Bulletin of Spanish Studies*, 1947, IV, Liverpool, p. 89; A. ALONSO, *Examen de las noticias de Nebrija sobre antigua pronunciación española*, *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 1949, III, pp. 1-82.

² Sur les traités de grammaire antérieurs à celui de Nebrija, voir J. SENIOR, *Dos notas sobre Nebrija*, *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 1959, XIII, pp.

I. *Les traités en langue d'oc et leurs imitations.*I. I. *XIII^e siècle.*

Les premiers apparaissent dès la moitié du XIII^e siècle: ils sont dus à des Méridionaux français ou à des Catalans ¹. Les plus anciens que l'on connaisse sont *Los Rasos de trobar* de Ramón Vidal de Besalú ² et le *Donatz proensals* de Uc Faidit ³ ⁴. Dans le second, traité de métrique autant que de grammaire, l'auteur a pris pour modèle le grammairien Aelius Donatus, maître de Saint-Jérôme, et s'efforce de calquer son travail sur celui dont il s'inspire. Comme il faut s'y attendre, à une époque où la grammaire latine est la grammaire par excellence, et exerce

83-88. Sur les circonstances dans lesquelles apparut la *Gramdica castellana*, voir J. CASARES, *art. cit.*, p. 342.

Sur la nécessité de replacer l'oeuvre de Nebrija dans le cadre de la Renaissance européenne, pour en déterminer l'originalité, voir I. GONZÁLEZ LLUBERA, *art. cit.*, qui s'élève en particulier contre les jugements, systématiquement élogieux, portés par les critiques espagnols de la fin du XIX^e sur la Renaissance espagnole.

¹ Voir M. MILÁ Y FONTANALS, *Antiguos tratados de guya ciencia*, in *Obras completas*, t. III, Barcelone, 1890, p. 277, P. MEYER, *Traité catalans de grammaire et de poétique*, *Romania*, 1877, VI, pp. 341-358, 1879, VIII, pp. 181-210, 1880, IX, pp. 51-70, et J. MASSÓ TORRENTS, *Bibliografia dels antics poetes catalans* (in «Anuari del Institut de Estudis Catalans», 1913-1914). Voir également J. ANGLADE, *Histoire sommaire de la littérature méridionale au Moyen Age des origines à la fin du XV^e siècle*, Paris, 1921, et son édition des *Leys d'amors*, 1920, t. IV («Études sur les Leys»).

² Sur R. Vidal de Besalú, voir M. MILÁ Y FONTANALS, *De los trovadores en España*, *Obras completas*, t. II, Barcelone, 1889, pp. 333-354. Sa biographie reste mal précisée, mais il semble qu'il vécut entre 1150 et 1213. Il est connu pour ses poèmes didactiques et narratifs.

³ Composé vers 1240, il est plus développé que les *Rasos*. Il se termine par une importante liste de rimes où sont distinguées, comme dans le corps du traité lui-même, les rimes à voyelle ouverte et celles à voyelle fermée. A la fin, Uc Faidit fait savoir qu'il a des rivaux ignorants qui ne manqueront pas de le critiquer, mais se fait fort de les confondre. «Personne avant moi», dit-il, «n'a traité aussi parfaitement ce sujet et ne l'a exposé en détail avec autant de précision». Sur ces deux ouvrages, voir encore C. TRABALZA, *Storia della grammatica italiana*, Bologne, 1963, pp. 32-33.

⁴ Il existe plusieurs éditions de ces deux traités. Les deux premières ont été publiées à Paris par F. GUÉSSARD, en 1840 dans *Grammaires romanes du XIII^e siècle*, et en 1858 dans *Grammaires provençales de H. Faidit et R. Vidal de Besaludun*. Les autres éditions connues sont dues à E. STENGEL, Marburg, 1878, à P. MEYER, *Romania*, 1877, VI, pp. 341-358 (uniquement le traité de R. Vidal), à L. BIODENE, *Studi di filologia romanza*, 1885, I, pp. 335-402, 1887, II, pp. 93-95, et au comte G. GALVANI, in *Memories de Religione, de Morale e de Letteratura*.

P. VIGNAU Y BALIESTER en a donné une traduction espagnole dans *La lengua de los trovadores*, Madrid, 1865.

une très grande autorité, les définitions et les divisions de Uc Faïdit sont presque toutes empruntées. L'imitation est à ce point systématique que, la plupart du temps, l'auteur ne tient aucun compte des différences importantes qui séparent le latin du provençal, et ne se résigne qu'à regret à modifier légèrement le cadre latin dans lequel il veut faire entrer les déclinaisons et la conjugaison provençales. R. Vidal ¹ donne sur sa langue de précieux renseignements. Il en apprécie le mérite relatif et absolu; il en précise aussi l'aire géographique et donne le nom de langue limousine à celle qui se parlait dans le Limousin, en Provence, en Auvergne et dans le Quercy. Il cite souvent lui aussi la grammaire latine, mais, s'il s'en inspire abondamment, il n'en est pas esclave, et la rappelle, en général, avec discernement ².

La *Doctrina de cort* est l'oeuvre provençale d'un Pisan qui se nomme lui-même Teramayguis de Piza, et que P. Meyer croit pouvoir identifier comme étant le poète Girolamo Terramagnino. Cet opuscule n'est rien d'autre que la mise en vers des *Rasos de trobar*, et n'offre d'intérêt que pour l'histoire de la poésie provençale ³.

Jaufré de Foixa, trouvant que le traité de R. Vidal n'est intelligible que pour ceux qui entendent le latin (*la art de gramatica*), a voulu présenter un recueil de remarques ou de préceptes qui soit accessible à tous. On y trouve des règles de composition littéraire et de versification, groupées selon un ordre très imparfait, qui restent fort élémentaires et peu instructives ⁴.

1.2. XIV^e siècle.

Ce sont les *Flors del gay saber estier dichas las Leys d'amors* ⁵ de Guilhem Molinier, achevées en 1356 ⁶, qui constituent sans doute le plus

¹ Après un prologue piquant et prétentieux, l'auteur insiste longuement sur la morphologie des substantifs et des adjectifs, et donne le paradigme des déclinaisons; le verbe est traité plus en détail, mais le sujet est écourté. Le traité qui, d'après le titre, serait une poétique, n'est en somme qu'un abrégé de grammaire: il n'y est parlé de rimes qu'incidemment et superficiellement.

² F. GUESSARD, *op. cit.*, 2^e éd., 1958, pp. XVIII-XIX.

³ P. MEYER qui en donne la première édition (*Romania*, 1879, VIII, pp. 181-210), le situe au plus tard en 1270 ou 1280.

⁴ P. MEYER, *Romania*, 1880, IX, pp. 51-70, donne aussi la première édition de ce texte, dont il situe la composition avant 1291. Sous le titre de *Vers e Regles de Trobar*, il a été republié à Modène en 1952 par ETTORE LI GOTTI. Voir aussi C. TRABALZA, *op. cit.*, p. 33.

⁵ Le mot *amor* désigne la poésie et les arts ou préceptes qui s'y rattachent ou qu'on essaie d'y rattacher.

⁶ La première édition est celle de GATIEN-ARNOULT dans *Monumens de la littérature romane*, Toulouse, 1841-1843, 3 vol., avec la traduction de d'Aguilar

important ouvrage que l'on ait écrit sur la grammaire, la métrique, et la poétique provençales au Moyen Age. Le plan, annoncé dans l'avant-propos¹, précise le contenu du traité: «Dans la première partie nous traiterons des manières de *trouver*, nous dirons quelles en sont les règles, et pourquoi cette science a été inventée. Ensuite nous donnerons plusieurs définitions, descriptions et éclaircissements traitant des lettres, des diptongues, des syllabes, du discours, de la diction, de l'accent latin, de ses empêchemens, et de l'accent roman»; la deuxième partie, consacrée à la métrique et à la prosodie, donne une définition des genres lyriques; «dans la troisième, nous traiterons des huit parties du discours, montrant et expliquant les cas, nombres, temps, personne, genres, et les clés des modes et des temps du verbe, ainsi que leurs combinaisons»; la quatrième montre les «fautes, les figures et les ornemens que doit employer tout homme qui veut faire de bonnes poésies»; la cinquième, plus hétéroclite, touche à la façon de traduire le latin, de trouver des thèmes poétiques, de chercher des rimes, et traite également de l'amour, en particulier de l'amour des troubadours. Il s'agit donc d'un traité complet du langage, comprenant, outre la poésie, tout ce qui s'y rattache².

Joan de Castelnou, à la demande d'un noble catalan, écrivit une rédaction abrégée des *Leys* qui s'intitule *Compendi de la coneixensa dels vicis que poden esdevenir en los dictats del gay saber*³.

1.3. *Les imitations de ces traités.*

Mais l'école toulousaine trouva des disciples empressés parmi les Catalans. Même au XIV^e siècle, au moment où la langue poétique catalane prend sa personnalité —alors qu'aux XII^e et XIII^e siècles les poètes catalans employaient la langue littéraire des troubadours,

et d'Escouloubre, revue et complétée. Elle reproduit la rédaction en 5 livres en prose. J. ANGLADE a donné la rédaction en 3 livres en prose dans *Las Leys d'amors*, 4 vol., 1919-1920, et la rédaction en 6 livres en vers dans *Las Flors del Gay Saber* 1927. Sur les circonstances de la composition et de la publication de l'oeuvre, voir GATIEN-ARNOULT, pp. VII-IX, n. 1.

¹ Ed. GATIEN-ARNOULT, I, p. 7.

² L'avant-propos se termine par l'affirmation d'une volonté de simplicité dans l'expression: «Quand nous parlerons en termes ordinaires, c'est à dire sans rime, nous n'entendons pas employer d'ornemens, mais seulement la manière commune de s'exprimer: nous n'en exceptons que certains endroits dans chaque partie de cet ouvrage» (*ibid.*).

³ En 1954, dans le *Dictionnaire des Lettres françaises, le Moyen Age*, Paris, p. 435, J. SALVAT annonçait une édition des *Compendi*.

l'esprit qui anime la poésie est celui de l'école toulousaine. Berenguer de Noya composa le *Myrayll de Trobar o de versificar o de rimar*¹, où l'on retrouve comme un écho des *Leys*.

En 1371, le roi Pierre IV d'Aragon confia à l'un de ses conseillers Jaume March, la rédaction d'un dictionnaire de rimes, le *Libre de concordances, de rims e de concordans, appellat Dictionari primerament tracta de les vocals, e apres de les mudes seguén l'orden del A. B. C.*².

Luis de Averçó contribua aussi à faire connaître la Gaya Sciencia parmi ses compatriotes avec son *Torcimany* (= Truchement), dont l'index prouve que son auteur avait sous les yeux les *Leys d'amors*, citées parfois d'ailleurs³.

Les doctrines du Gai Savoir ont dû se répandre de bonne heure, par Barcelone, dans le royaume de Majorque. En Castille et au Portugal, elles paraissent avoir eu moins d'influence qu'en Catalogne. Il n'y a guère que Juan Manuel (1282-1348) qui ait composé un *Arte de Trobar o Reglas como se debe trovar*, dont on n'a conservé que le titre.

Les arts poétiques en langue d'oïl du XIV^e et du XV^e siècles n'ont pas connu, semble-t-il, l'influence des *Ley*. Le plus ancien d'entre eux est l'*Art de dictier* d'Eustache Deschamps (1392); il consacre une page aux lettres de l'alphabet⁴. M. E. Langlois, par son *Recueil d'arts de seconde rhétorique*⁵, nous fait connaître encore, répartis sur le XV^e siècle et la première moitié du XVI^e, sept ouvrages, dont quatre anonymes, qui, sans être à vrai dire des arts poétiques, s'occupent des formes

¹ M. MILÁ Y FONTANALS, *op. cit.*, III, p. 281, en donne le sommaire: «Don la primeyra part es de verset. La segona del alphabet. La terça de les figures. La quarta dels vicis qui son esquivadors. La quinta de colors retoriques aprobades en trobar.» Ce traité est placé par Enrique de Villena parmi les oeuvres antérieures aux *Leys d'amors*; mais l'étude du texte laisse croire au moins, selon M. Milá y Fontanals, que Berenguer de Noya ne connaissait pas les *Leys*. En 1959 PALUMBO en a réalisé une édition à Palerme.

² Sur Mossén Jaume March, voir M. MILÁ Y FONTANALS, *Antichs poetas catalans in Obras completas*, III, pp. 157-158, et *Poetas catalanes del siglo XIV*, *ibid.*, pp. 310-315. *Id.* de A. GRIERA, Barcelone, 1921.

³ Reproduit par M. MILÁ Y FONTANALS, *Antiguos tratados de gaya ciencia*, p. 296, il contient trois parties: «Ia. Invenció, veu, letra, oració, l'abecedari, vocals e de lurs maneras, consonans e de lurs maneras, diptonge, silhaba, accent. IIa. Trobar, bordó, pausa de bordó, vicis que esdevenen poden en sentencia e fora sentencia, cas, nombre, temps, genre, persona, compas. IIIa. Algunas figuras de locució e de las flors de retoriqua, sonansa, consonansa, leonismitat, plenisonans e semi sonans». *Id.* de J. M. CASAS HOMS, Barcelone, C. S. I. C., 1956, 2 vol.

⁴ Publié in *Oeuvres complètes* d'E. DESCHAMPS, t. VII, pp. 260-292.

⁵ Publiées dans la «Collection de documents inédits sur l'histoire de France», n.º 85, Paris, 1902.

extérieures de la poésie: leurs auteurs ont voulu simplement enseigner la versification, et surtout donner des aide-mémoire pour les formes les plus compliquées.

2. *Les traités français.*

«L'andis que le provençal, organe d'une société plus raffinée, était l'objet d'études grammaticales dès le XIII^e siècle, le français, au contraire, pendant longtemps ne parut pas digne d'inspirer des travaux de ce genre.» Fait curieux mais fort explicable, les premières grammaires françaises ont été faites en Angleterre, aux XIV^e et XV^e siècles, à une époque où le français sortait de l'usage courant parmi une aristocratie qui voulait toujours l'apprendre, mais pour laquelle il était devenu une langue étrangère. Leur objet n'est pas au juste d'enseigner les éléments du français, mais de réformer les incorrections de syntaxe, de prononciation, d'orthographe surtout, commises par les Anglais. Lorsqu'à la fin du XIV^e siècle le français passe en Angleterre à l'état de langue savante, il devient nécessaire d'apprendre par méthode les rudiments de la grammaire. On imprime alors, pour soulager la mémoire, des vocabulaires, les paradigmes des verbes principaux, de façon souvent très fautive; à l'usage des voyageurs, on publie des manuels de conversation¹. Le premier de ces ouvrages qui ressemble le plus à une grammaire est le *Donait francois pur briefment entroduyr les Anglois en la droit language du Paris* de Jean Barton, paru en 1409². Quelque bref qu'il soit, il donne des théories assez claires et assez justes; il contient diverses règles de prononciation, étudie les huit parties de la phrase, et relève un bon nombre de verbes irréguliers, d'adverbes et de conjonctions, avec leur traduction latine³.

3. *Les traités italiens.*

La première oeuvre transalpine est le *De Vulgari Eloquentia*⁴ de Dante Alighieri. De nos jours, on dispute encore avec âpreté pour savoir

¹ Voir n. 1, p. 61.

² Voir F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris, 1905, t. I, p. 374, et A. DAUZAT, *Histoire de la langue française*, Paris, 1930, p. 18.

³ Une édition intégrale en a été réalisée par E. STENGEL in *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, 1879, I, pp. 25-40.

⁴ Trad. de A. PÉZARD in *Oeuvres complètes de DANTE*, «La Pléiade», 1965, pp. 551-630. Le livre I s'ouvre sur ces mots: «Pour ce que je ne trouve personne avant moi qui ait composé un traité du bien-dire en langue vulgaire, et que je vois ce bien-dire tout à fait nécessaire à tous, [...] je tenterai [...] de valoir prou

si son intention secrète a été ou non de faire de la langue vulgaire une langue littéraire à l'instar du latin. Mais il est hors de doute qu'il a voulu, par un travail de critique et un effort d'éducation artistique, la rendre plus apte à exprimer l'art ou la pensée. Ce traité est, ou devait être, un «ars grammatica, rhetorica» et «poetica». Si son but suprême est le style et, mieux encore l'art lui-même, on ne peut pas dire que Dante n'ait pas eu de préoccupation grammaticale. On a fait observer qu'il ne parle nulle part dans le traité de construire une «nouvelle grammaire»; mais cette indication manque peut-être uniquement parce qu'elle était superflue. L'ossature grammaticale est constamment présente dans l'esprit de Dante qui la pose comme condition *sine qua non* de la forme artistique idéale.

Incomplet —il ne comprend que deux livres et devait en comporter quatre—, l'ouvrage traite des dialectes italiens dans sa première partie, peut-être la plus curieuse et la plus importante; dans la seconde, il pose les principes d'une théorie de la poésie vulgaire, et aborde la poésie, d'abord sous le rapport de la matière ou de l'argument, puis sous celui de sa forme et de ses différents genres, les remarques les plus claires se référant directement à la poésie provençale¹.

De sorte que Dante peut être considéré comme le fondateur de la grammaire italienne, comme le plus grand représentant de la longue tradition des critiques qui eurent une profonde conscience de la nouvelle littérature, c'est à dire de la tradition nationale opposée à la tradition classique².

En 1332, Antonio da Tempo compose les *Rime volgari*³: dans son introduction il appelle *grammatica* (=latin) la versification, mais distingue bien nettement l'étude métrique de l'étude grammaticale.

au parler de la gent vulgaire [...]. J'entends par langue vulgaire celle que nous parlons sans aucune règle, imitant notre nourrice [...]. Nous avons aussi une autre langue, que les Romains ont appelée grammaire [...]. De ces deux langues, la vulgaire est la plus noble [...] parce qu'elle fut la première dont usât le genre humain (...) et encore parce qu'elle nous est naturelle, alors que l'autre est faite plutôt par art. Et c'est de celle-ci, la plus noble, que j'entends traiter tout au long.

¹ Voir C. TRABALZA, *op. cit.*, pp. 21-30, et M. FAURIEL, *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, Paris, 1854, t. I, pp. 198 et 387-389.

² Comme l'a fait remarquer W. BAHNER, *La lingüística española del Siglo de Oro*, Madrid, 1966, Dante, dépassant la tradition des traités poétiques provençaux, souligne l'unité qu'il y a entre langue et poésie. Cependant, s'il dégage les affinités entre le français, l'italien et le provençal (appelé catalan), le *De vulgari eloquentia* ne pose pas le problème des relations entre le latin et les langues romanes.

³ Éd. de G. GRION, Bologne, 1869.

Avant les premières grammaires du purisme classique (XVI^e siècle), on trouve enfin les *Regole della volgar lingua fiorentina*¹, écrites avant 1495, puisque, à cette date, elles sont citées dans l'inventaire de la Bibliothèque des Medici. Ce traité étudie brièvement les sons («*Ordine delle lettere*»), donne les paradigmes des déclinaisons et des conjugaisons, en utilisant une nomenclature en grande partie calquée sur celle de la grammaire latine, offre quelques remarques de grammaire historique, traite des pronoms, de l'article, des prépositions, des adverbes, des interjections et des conjonctions, et mentionne en outre quelques barbarismes. L'optique de l'auteur a été, plutôt que d'édicter vraiment des règles, de faire la démonstration de la beauté et de la perfection de la langue florentine. L'intérêt porté à la théorie confère à cette «grammatichetta», tant par rapport à ses précédents littéraires que par rapport aux oeuvres similaires du XVI^e, une place à part et une importance considérable dans l'histoire de la grammaire italienne².

4. Conclusion.

Ainsi donc, quand est imprimée la *Gramática castellana* de Nebrija, il y a déjà près de trois siècles que les troubadours provençaux ont commencé à expliquer leur propre poésie, ainsi que celle de leurs contemporains et de leurs maîtres, dans le but de faciliter à leurs successeurs la compréhension du langage. Ce travail de glose, d'étude métrique et de normalisation de la langue, où, sporadiquement, apparaissent des observations de caractère grammatical, est à son apogée au début du XIV^e siècle et s'étend au territoire catalan. En Italie, où la poésie provençale trouva une seconde patrie, on entreprend également l'étude et l'interprétation de ses propres compositions, et Dante, le premier que l'on puisse qualifier de philologue, est à l'origine d'une floraison de commentaires critiques, nombreux avant le début du XV^e siècle³. En France et en Espagne, les traités de ce type sont rares. Cependant, Enrique de Villena, le seul prédécesseur connu de Antonio de Nebrija,

¹ En effet, si l'unique exemplaire conservé est la copie de 1508, dont C. TRABALZA donne la première édition (*op. cit.*, appendice, pp. 529-548), elles ont dû être écrites en 1492 ou avant. L'auteur présumé pourrait être Leon Battista Alberti, et, selon les derniers travaux de L. Morandi, Lorenzo il Magnifico. Voir C. TRABALZA, *op. cit.*, p. 15.

² C. TRABALZA, *op. cit.*, pp. 15 et 20-21, et J. SENIOR, *art. cit.*

³ Voir J. CASARES, *art. cit.*

rédigea, dans la tradition des oeuvres provençales et catalanes, un *Arte de trovar* castillan, qu'il nous faut étudier maintenant^{1 2}.

¹ Avant 1492, d'autres ouvrages portant sur certains aspects du langage ou sur la langue poétique ont été écrits; nous nous contentons de les mentionner ici. Il s'agit essentiellement.

— de la *Doctrina de comprendre* [pour *compondre*] *dictals*, qui se donne comme une dépendance du traité de R. Vidal, et contient l'exposé, sommaire mais précis, de seize genres de poésie. P. MEYER, *Romania*, 1877, VI, p. 353, trouve «qu'il y a [...] des raisons d'une certaine valeur pour attribuer» ce traité à R. Vidal, puis se rallie à la réserve prudente de M. Milá y Fontanals, et, finalement, abandonne cette hypothèse; il le croit antérieur aux *Leys d'amers*.

— de *Li Abecés par ehivoche et li significacions des lettres* (XIII^e siècle) de Huon le Roi de Cambrai. Mais c'est un jeu d'esprit à tendance morale, où l'auteur s'ingénie à tirer des conclusions, à la fois de la forme des caractères, et de la présence de telle ou telle lettre à l'initiale des mots. (Ed. de JUBINAI, dans *Contes, dits fabliaux*, t. II, 1841, pp. 275-290, et de A. LANFORS, *Huon le Roi de Cambrai, Oeuvres*, t. I, Paris, 1913).

— du *Doctrinal de trobar am la glosa o correccio e declaracio sua*, autor Joan de Castelnou de Raimon de Cornet. M. MILÁ Y FONTANALS, *op. cit.*, p. 284, indique pour ce recueil la date de 1324. Le commentaire de J. de Castelnou, selon lui, doit être postérieur, mais antérieur à 1358. (De ce texte de 543 vers, on connaît l'édition de NOUËT-CHABANEAU dans *Deux manuscrits provençaux du XIV^e siècle*, Montpellier-Paris, 1888).

Après une première partie où l'auteur donne un rapide aperçu des principales formes grammaticales, l'ouvrage traite de l'accent et des principales figures de rhétorique; la troisième partie étudie les rimes, et définit rapidement les différents genres lyriques. Raimon trouva un critique spirituel et savant en la personne de J. de Castelnou, qui composa sur le *Doctrinal* une glose explicative, en appuyant sa critique acerbe et impitoyable sur les *Leys*, invoquant, comme G. Molinier, le bon usage et les habitudes, pour trancher en dernier ressort toutes les difficultés où le recours au latin ne suffisait pas.

— de *La manière de langage qui enseigne à bien parler et à écrire le français*, composée par un Anglais pour ses compatriotes en 1396. (Ed. de P. MEYER, Paris, 1873, et de E. STENGEL, *art. cit.*, dans la n. 22, pp. 1-10).

— de *Un petit livre pour enseigner les enfantz de leur entreparler comun francois* de 1399, sans doute du même auteur que le *Tractatus orthographie gallicane per M. T. Coysurelly, canonicum*. Le premier est essentiellement un manuel-guide de conversation qui propose des «manières de langage» «pour demander le droit chemin», «pour parler aus dames et aus damoiselles», «pour acheter et vendre», et surtout «pour saluer les bonnes gens» et leur parler. Le second est un traité d'orthographe du français rédigé en latin, avec un prologue en anglais. (Ed. de E. STENGEL, *ibid.*, pp. 10-24).

— des *Glosarios latino españoles* médiévaux, composés sans doute dans le dernier tiers du XIV^e siècle (*Glosario de Toledo*), à la fin du XIV^e ou au début du XV^e (*Glosario de Palacio, Glosario de El Escorial*), vraisemblablement d'origine aragonaise. Leur ensemble forme une masse lexicographique assez considérable. (Ed. de A. CASTRO, *Glosarios latino-españoles de la Edad Media*, 1936, Anejo XXII de la *Revista de Filología Española*).

II. *L'Arte de Trovar de Enrique de Villena.*

On trouve des allusions à *l'Arte de trovar* dès le XVII^e siècle. Parmi celles que relève F. J. Sánchez Cantón¹, la plus précise est due à Quevedo; c'est la plus élogieuse, mais aussi la plus intéressante du fait que, si on l'en croit, Quevedo eut ce texte entre les mains: «en mi poder tengo un libro grande del infante don Enrique de Villena, manuscrito digno de grande estimación [...]. Entre obras suyas [...], hay una de la gaya ciencia [...]; doctrina y trabajo digno de admiración por ver con cuánto cuidado, en aquel tiempo, se estudiaba la lengua castellana, y el rigor y diligencia con que se pulfan las palabras y se facilitaba la pronunciación [...]»². 0.

Les éditions connues de *l'Arte* sont peu nombreuses. Par ordre chronologique on trouve celles:

— d'un vocabulaire castillan du XV^e siècle (voir F. HUARTE MORTÓN, *Un vocabulario castellano del siglo XV*, *Revista de Filología Española*, 1951, XXXV, pp. 310-340), qui pourrait être de la deuxième moitié du siècle, 1438 étant la limite *post quem*. Il contient un prologue où l'auteur anonyme justifie son travail par le désir de corriger les fautes commises par le vulgaire, et 152 gloses d'importance variable, qui comprennent en général, une indication du sens du mot, une localisation de son usage, et une étymologie empirique commentée. (Il consacre un article, *trobar*, à l'art poétique). Le principe de ses remarques grammaticales est que tout ce qui est proche du latin est bon, le reste étant corrompu et à rejeter. Ce vocabulaire doit être considéré comme le premier travail lexicographique castillan connu, mis à part les arts poétiques.

— du *Prohemio e carta al condestable de Portugal* de D. Íñigo López de Mendoza Marqués de Santillana, de 1449, intéressant surtout par ses indications de prosodie et de métrique, et les exemples d'oeuvres citées pour les illustrer. (L'édition la plus récente est celle de L. SORRENTO, in *Revue Hispanique*, 1922, LV, pp. 1-50, avec introduction).

— de *l'Universal Vocabulario en latin y romance collegido por el cronista* Alfonso de Palencia, de 1490. (Éd. de la REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1957).

² En Espagne, la langue vulgaire et la poésie ne sont l'objet de préoccupations théoriques qu'au XV^e siècle. Cependant, cela ne doit pas faire oublier que le castillan fut déclaré langue officielle de la Chancellerie Royale au XIII^e, sous le règne de Fernando III, et que, au temps d'Alfonso X, les documents publics et les lois n'étaient plus rédigés en latin. Pour W. BAHNER, *op. cit.*, cette promotion précoce de la langue vulgaire s'explique par des raisons d'ordre politique, et par le rôle des savants juifs de la Péninsule, messagers de la riche culture arabe, et sans rapports avec la tradition latino-médiévale.

¹ *Arte de trovar de don Enrique de Villena*, éd. prologue et notes de F. J. SÁNCHEZ CANTÓN, Madrid, 1923 (Biblioteca Española de Divulgación Científica, III), p. 23.

² Cité par F. J. SÁNCHEZ CANTÓN, *op. cit.* p. 25; B. A. E., XLVIII, 2.^o des *Obras de QUEVEDO*, p. 488 (Prólogo a las poesías de F. Luis de León).

— de G. Mayáns y Siscar in *Orígenes de la lengua española, compuestos por varios autores*¹: il reproduit intégralement un manuscrit acheté chez un marchand de vieux livres de Saragosse, qui lui fut d'abord confié, puis, à sa mort, fut vendu au British Museum, où en 1875 Gayangos l'étudie et en donne la description. A la p. 321 figure «El Arte de Trobar se llamaba / antiguamente en Castilla la *Gaya Sciencia* co/mo parece por el Libro que hizo della Don / Enrique de Villena intitulado a Don / Iñigo López de Mendoza / Señor de Iñita / Algunas cosas notables deste Libro». Dans la deuxième édition, le texte occupe les pp. 269-284².

R. J. Cuervo, dans ses *Disquisiciones sobre antigua ortografía y pronunciación castellanias*³, se montre peu satisfait de l'édition de Mayáns: «Es lástima que sea tan confusa y diminuta la doctrina fonética del *Arte de trobar* [...] o si se quiere, que el manuscrito se hallase tan defectuoso o que Mayáns lo extractase tan mal; lo cierto es que casi nada se saca en limpio».

— de M. Menéndez Pelayo, qui reprend le texte publié par Mayáns, en laissant de côté la partie purement grammaticale, dans *Historia de las ideas estéticas en España*⁴, sous le titre: «Fragmentos del arte de trobar o libro de *Gaya Sciencia* que hizo don Enrique de Villena [...]»⁵. Dans *Antología de poetas líricos castellanos*⁶, il publie l'intégralité du texte;

— du comte de la Viñaza qui dans sa *Biblioteca histórica de la Filología castellana*⁷ fait figurer l'*Arte* sous les deux rubriques «Ortología, prosodia y métrica» (art. 395, col. 769-778) et «Ortografía» (art. 529 qui renvoie au précédent), et en reproduit le contenu grammatical;

— de J. A. Rodríguez García; dans sa *Bibliografía de la Gramática y Lexicografía castellana y sus estudios afines*⁸, il cite les éditions précédentes, insiste sur l'intérêt du traité de Villena et en reproduit la partie grammaticale.

— de F. J. Sánchez Cantón, in *Revista de Filología Española*, 1919,

¹ Madrid, 1737, II, pp. 321-342.

² Madrid, 1873, un seul vol., avec prologue de J. E. HARTZENBUSCH et notes de F. DE MIER (J. A. Rodríguez García et F. J. Sánchez Cantón donnent la date de 1875).

³ Segunda versión, primera parte, publiée par P. FELIX RESTREPO en 1944 dans *Obras inéditas de R. J. Cuervo* et en 1954 par l'Instituto Caro y Cuervo (Clásicos Colombianos) dans *Obras de R. J. Cuervo*, t. II, p. 346, n. 1.

⁴ I, 2.^e éd., vol. 2, Madrid, 1891, appendice I, pp. 282-289.

⁵ «Seguimos el texto publicado por Mayáns in *Orígenes de la lengua castellana*, tomo II, omitiendo la parte meramente gramatical». (p. 283).

⁶ V, Madrid, 1894, pp. 4-16.

⁷ Madrid, Real Academia Española, 1893.

⁸ 2.^e éd., La Havane, 1903, t. I, art. n.^o 133, p. 353.

VI, pp. 158-180, qui publie les notes qu'Alvar Gómez de Castro prit, sans doute directement, de l'*Arte*, et qui sont conservées à Madrid (copies du XVIII^e) et à l'Escorial (ms. autographe). L'édition a pour base le texte de Madrid, mais F. J. Sánchez Cantón y adjoint les variantes de l'original de l'Escorial, de l'édition de Mayáns, et du manuscrit de Londres, qui se révèle être une copie, parfois incomplète et souvent imparfaite, du manuscrit autographe d'Alvar Gómez. Ce même texte a été publié à nouveau en 1923, sans les variantes ¹.

Ainsi donc, c'est à travers l'humaniste tolédan du XVI^e, dont F. J. Sánchez Cantón nous dit qu'il était «fiel al copiar y de gusto extravagante al elegir lo de más interés», que nous découvrirons l'*Arte de trovar*.

M. Menéndez Pelayo, en quelques lignes, a exprimé ce que représente ce traité: «Lo más importante que esos fragmentos contienen es [...] y ciertas curiosísimas observaciones sobre la pronunciación y escritura de las letras, importantes por los fenómenos de que nos dan testimonio y doblemente venerables por ser sin duda el primer ensayo de una prosodia y de una ortografía castellanas [...]. Cada letra de este pequeño retazo merece ser pasada y considerada atentamente» ². C'est ce contenu que nous nous efforcerons de dégager.

I. Remarques préliminaires.

Avant même de présenter le plan de la première partie ³, et après avoir expliqué les raisons qui l'ont incité à écrire, Enrique de Villena précise quels sont les *seis instrumentos, si quiere organos, que forman en el hombre bozes articuladas, e literadas, es a saber: Pulmon [...] el segundo, paladar. el tercero, lengua. el quarto, dientes [...]. el quinto, los beços, el sexto, la trachearchedia* ⁴. Puis il constate que, cependant, *No son las bozes articuladas en igual numero çerca de todas las gentes*, et ajoute que l'explication doit en être cherchée dans l'influence diverse des éléments

¹ Madrid (voir n. 1 p. 62). C'est à cette édition que nous nous référerons.

² *Antología de poetas líricos castellanos, 1944*, II (tome XVIII de *Obras completas* de M. MENÉNDEZ PELAYO), pp. 49-50.

³ Il faut remarquer que, dans le texte conservé, il n'y a pas trace d'une quelconque deuxième partie. La comparaison du plan de la première partie recopié intégralement, semble-t-il, avec ce que nous en restitue Alvar Gómez de Castro, permet d'observer, en outre, que la définition même de la *letra* n'a pas été reproduite, et que la sixième *particula* apparaît avant la cinquième

⁴ *Op. cit.*, pp. 63-64.

naturels sur ces organes: *porque la dispusicion de los ayres, e sitio de las tierras disponen estos instrumentos por diuersa manera* ¹.

Au début du fol. 78 ² est présenté l'alphabet: il se compose de 24 lettres qui sont *Aa, Be, de, ee, efe, ge, ache, ii, ca, ele, eme, ene, oo, pe, cu, erre, ese, le, uu, eques, y griega, zz, (), tilde*. Plus loin, dans la cinquième *particula* (*del departimiento que han entre si las letras, segunt las bozes que significan*), il est à nouveau précisé; le total n'a pas changé, mais une lettre a disparu, le *i*, une est apparue à côté de *u*, le *v*. Le *i* réapparaissant normalement dans le reste du traité, il y a tout lieu de penser que cette légère inconséquence est due, soit à une négligence de l'auteur, soit à une mauvaise lecture de l'original par Alvar Gómez (le *i* lu *v*) ³.

La classification générale se fait ainsi (fol. 82-83): *Las uocales son cinco: a, e, o, u; porque la v es la quinta, sirue en la cuenta por cinco. Las mudas son nueue: b, c, d, f, g, k, p, q, t. Las extraordinarias son tres: x, y, z. Los sinos son dos: h, — tilde. La l en la cuenta se toma por cincuenta, porque es la quinta de las semiuocales, e primera dellas* ⁴.

La sixième *particula* s'intitule: *del son de cada vna [de las letras], por la conjuncion de unas con otras*. L'auteur y établit une nouvelle différenciation entre les *letras* ⁵, fondée sur leur position dans le mot: *Allende el son particular que cada letra por si tiene: quando se conjungen unas con otras forman otro son. Esta formacion se entiende en dos maneras, vna en general. otra en especial. La general en tres, es a saber, plenisonante, semisonante, menos sonante. Quando la letra es puesta en principio de dicion toma el son mas lleno o tiene mejor su propia boz: e por eso es dicha plenisonante, es a saber auiente su son lleno. Quando es puesta en medio de dicion, no suena tanto, e disfulasse el son de su propia boz. Quando*

¹ *Op. cit.*, p. 64. VILLENA poursuit: *A unos dilatandoles la canna, e por eso fablan de garguero; a otros faziendoles la boca de grant oquedat, e por eso fablan ampuloso; e a otros faziendo las varillas de poco mouimiento, e por eso fablan zizilando; e ansi de las otras diuersidades.*

² *Op. cit.*, p. 69.

³ Il s'agit de *ce*, d'autant plus que, d'une part, la notion moderne de semi-voyelle n'apparaît pas dans le traité, et que, d'autre part, il n'y est pas fait de distinction entre les graphies *u* et *v*; voir la note 4 p. 70.

⁴ *Op. cit.*, pp. 81-82.

⁵ La distinction entre graphie et phonème n'étant pas faite par Villena, on ne saurait l'introduire que très artificiellement dans l'exposé de ses observations. En général la *letra* désigne aussi bien la graphie (c'est-à-dire sa *figura*) que le phonème qu'elle représente (c'est à dire le *son*, la *boz*). Le «mot» est désigné le plus souvent par le terme de *dicion*.

es en fin de la dición, del todo pierde el son de su propia voz: o suena menos que en el medio e por eso es dicha menos sonante ¹.

Chaque *letra* contient donc en elle-même trois variantes phonétiques. Cependant, l'apparition de chacune d'entre elles, sans cela facilement prévisible, peut être amenée ou au contraire empêchée par le voisinage phonétique: *La especial manera es, considerando la condicion de cada una, segunt la conjunçion en que se halla. asi como las vocales, que allende de la regla general dicha, por especial razon son algunas uezes plenisonantes, aunque sean falladas en medio de dición, asi como diziendo vas, ven, diz, joy, luz. que maguer que las vocales puestas en estas diciones esten en medio retienen su lleno son, por la plenitud de la voz uocal, que les ayuda. e algunas uezes las tres vocales a, e, o suenan de otra manera con son semisonante, o menos sonante puestas en medio de dición (fol. 81) e fin, asi como quien dize prœza, grana, honor, que la e en la primera dición es semisonante, e la a en la segunda e la segunda o en la tercera [...] Estas tres vocales puestas en mitad de dición sin mudar la postrimera letra, tienen a uezes lleno son, y otras medio; quien dize vas da medio son, e si dixese paz dariale lleno; diziendo vos es semisonante, diziendo pos es plenisonante. e si dixese pres aquella e es plenisonante; e si dixese tres es semisonante. e porque gozan de amos los sonos segun el ayula del principio dizense utrisonantes* ².

On le voit, les explications de Villena sont loin d'être claires, ses arguments loin d'être rigoureux. Il semble qu'on puisse expliciter ainsi sa pensée: de façon générale, chaque *letra* peut présenter trois modalités phonétiques selon sa place dans le mot; cependant, certaines d'entre elles ne suivent pas la règle générale, mais des règles particulières: les voyelles ³. Même cela admis, il n'est pas aisé de préciser quelles sont ces règles. A s'en tenir d'abord au seul texte, il semble que, si dans les mots plurisyllabiques les voyelles se plient à la règle générale, dans les mots monosyllabiques, et donc en position le plus souvent médiane, elles ont la particularité d'être utrisonnantes: selon la ou les lettres qui les précèdent elles sont plenisonnantes ou semisonnantes. Visiblement, ces remarques s'appliquent mal au castillan.

A. Alonso, embarrassé pour interpréter ce passage, se demande s'il ne faut pas voir dans la distinction entre le *a* de *paz* (plenisonnant)

¹ *Op. cit.*, pp. 75-76.

² *Op. cit.*, pp. 76-77.

³ L'expression *asi como* laisserait entendre que les voyelles ne sont pas les seules *letras* à suivre des règles particulières; mais dans tous les exemples il ne s'agit que de voyelles.

et celui de *grana* (le premier, semisonnant) «una de las excesivas sutilezas de Villena»; ou simplement si le texte n'est pas dénaturé¹. Ne parvenant pas non plus à saisir ce que veut dire Villena lorsqu'il fait remarquer que *otras vezes* [la z] *es semisonante* prez (voir *infra*, § 3.2., e, il attribue cette valeur possible du -z final à sa position intervocalique quand il est immédiatement suivi par un mot commençant par une voyelle; mais il rectifie aussitôt: «Pero es mucho atribuir a Villena ni a ninguno de los antiguos ideas tan claras sobre fonética sintáctica»².

On se reconnaît mieux dans cette confusion, qu'alors on s'explique, si l'on se rapporte au passage correspondant des *Leys d'amors*. Sous le titre «Des cinq voyelles, des plenisonnantes, des semisonnantes, et des utrisonnantes», G. Molinier écrit³: «On doit savoir qu'il y en a cinq [...] et que quelques-unes d'elles, dans notre langue romane, sont fréquemment plenisonnantes, c'est à dire qu'elles retiennent pleinement leur propre son, comme on le voit dans les mots *las, bels, fis, joy, lutz*»⁴. «A, e, o, n'ont souvent qu'un son adouci, petit et moyen, ou un demi-son, comme dans *peza, grana, bes, devers, honors*, et dans les autres mots semblables. [...] Nous voyons encore que les voyelles *a, e, o* sont utrisonnantes, c'est à dire qu'elles ont le son plein et le demi-son dans le même mot, comme dans *vas, pes, pres, tort, col, pas*, et plusieurs autres semblables. Mais selon que la voyelle a l'un ou l'autre son dans ces mots, la signification du mot change aussi, comme dans *pes* avec quoi on marche, et *pes* avec quoi on pèse: le premier est plenisonnant, le second semisonnant»⁵. Les explications de G. Molinier sont parfaitement claires: toutes les voyelles peuvent être plenisonnantes; *a, e, o* sont, soit plenisonnantes, c'est à dire ouvertes, soit semisonnantes, c'est à dire fermées;

¹ *De la pronunciación medieval a la moderna en español*, Madrid, Gredos, t. II, 1969, p. 168, n. 4.

² *Ibidem*, p. 168.

³ Éd. GATIEN-ARNOULT, *op. cit.*, I, p. 17.

⁴ On voit que «quelques-unes» doit être compris: «dans certains cas les voyelles» (puisque les cinq sont représentées dans les exemples cités).

⁵ Par rapport à Uc l'aidit, la différence n'est que de mots. Celui-ci, plus proche de la tradition latine, parle de rimes en «as» *larg/estreit*, [...], en «ecs» *larg/estreit*, [...], en «ols» *larg/estreit*, etc. (mais il parle aussi de rimes en «uus» *estreit*, sans contrepartie, en «ura» *larg/estreit*, faisant ainsi cette différenciation, non pas seulement sur *a, e, o*, mais également, semble-t-il, sur *u*); G. Molinier parle de plenisonnante / semisonnante.

dans les mots homographes, elles sont utrisonnantes, et varient selon le sens ^{1 2}.

Il est hors de doute que Villena s'est inspiré des *Leys* ³, la seule comparaison des exemples en donne la preuve ⁴. Il a commis ici l'erreur de vouloir conserver, pour les voyelles castillanes, une nomenclature utilisée par son prédécesseur pour rendre compte du contraste phonologique voyelle ouverte / voyelle fermée, inexistant en castillan. Entraîné par les mots, Villena s'est engagé dans des explications qui, étant sans objet, restent confuses, voire même incohérentes ⁵. En outre, en les appliquant au domaine consonantique, il a donné à ces termes un contenu nouveau parfois difficile à préciser. En effet, si la distinction consonne plenisonnante / consonne semisonnante (plus précisément: non-plenisonnante) rend compte du contraste consonne implosive / consonne explosive, elle sert aussi à opposer les phonèmes /l/ et /r/, semisonnants,

¹ Voici l'explication des exemples:

| | voyelle plenisonnante (ouverte) | voyelle semisonnante (fermée) |
|----------------|------------------------------------|----------------------------------|
| — <i>vas</i> | = «sépulcre» «tu vas» | ; «vain» |
| — <i>pes</i> | = «pied» | ; «poids» |
| — <i>pres</i> | = «près» | ; «pris» |
| — <i>torto</i> | = «tourmenté» | ; «tour» (oiseau) |
| — <i>col</i> | = «cultivé» | ; «colline» |
| — <i>pas</i> | = «pas» | ; «pain» |

² Lorsque les mots homographes sont à la rime, il propose de marquer d'un point souscrit les voyelles semisonnantes. Ainsi dans le quatrain suivant:

*Si de pres savis homes vas
Leumen no seras fuls ni vas;
Mays que regardes a lor pas,
Ja not fallira vis ni pas.*

(= Si tu approches de près l'homme sage, il est probable que tu ne seras ni fou ni vain; car si tu suis ses pas, il ne te manquera ni le pain ni le vin.)

³ Il y est fait allusion au début de l'*Arte* (p. 50).

⁴ Sur les 13 mots cités en exemple par Villena, 6 le sont également par G. MOLINER; 3 ne sont pas proprement castillans (*joy, pres, pos*).

⁵ Ainsi, sans doute prisonnier de son modèle, le voit-on classer la voyelle de *vas* d'abord comme plenisonnante, puis, quelques lignes plus loin, comme semisonnante (opposée à celle de *paz*). Cette inconséquence s'explique si l'on a sous les yeux les *Leys d' amors*.

à /k/ et /r̄/ qui sont considérés comme les variantes plenisonnantes des premiers^{1 2}.

Outre ces remarques et ces classifications d'ordre général, l'*Arte de trovar* contient des indications plus détaillées sur les voyelles et sur les consonnes.

1 Le système de transcription phonétique et phonologique est le suivant:

- b = occlusive bilabiale sonore.
- β = fricative bilabiale sonore.
- ś = affriquée dentale sourde.
- ž = affriquée dentale sonore.
- c = affriquée palatale sourde.
- č = affriquée palatale sonore.
- t = occlusive dentale sourde.
- d = occlusive dentale sonore.
- f = fricative labiodentale sourde.
- v = fricative labiodentale sonore.
- g = occlusive vélaire sonore.
- k = occlusive vélaire sourde.
- h = affriquée glottale sourde.
- j = semi-voyelle palatale sonore.
- l = latérale alvéolaire sonore.
- ł = latérale palatale sonore.
- m = nasale bilabiale sonore.
- n = nasale alvéolaire sonore.
- ɲ = nasale palatale sonore.
- p = occlusive bilabiale sourde.
- r = vibrante alvéolaire sonore.
- r̄ = vibrante alvéolaire sonore (plusieurs vibrations).
- s = fricative alvéolaire sourde.
- z = fricative alvéolaire sonore.
- w = semi-consonne bilabiale sonore.
- ś = fricative palatale sourde.
- ž = fricative palatale sonore.
- B = consonne bilabiale (ou archiphonème).
- D = consonne dentale (ou archiphonème).

Les valeurs phonétiques figurent entre crochets, les valeurs phonologiques entre barres parallèles obliques.

² *Op. cit.*, p. 79. Quand il traite du *r*, G. MOLINER ne parle que de son faible et doux («petit so e suav») pour le *r* intervocalique ou final, et de son âpre et fort («sona fort e aspramen») pour le *-rr-* double intervocalique ou pour le *-r* initial; il ne distingue pas par les termes de pleni-/semisonnant les phonèmes implosifs des explosifs.

2. *Etude des voyelles.*

On relève des précisions sur leur mode d'articulation.

1) *a, e, i*: La trachearchedia forma la *a* e la *e* e la *i*, e la diferençia que entre ellas se faze, es por menos respiraçon; que la *a* se pronunçia con mayor, e la *e* con mediana e la *i* con menor ¹;

2) *o*: El paladar, con su oqueilat, forma la *o* e la *k*, pero la *o* ayudase con los beços ¹. Algunos quisieron atribuyr la pronunçiaçon de la *o* a los beços, porque se aguzan e abren en forma circular; pero mayor ope- raçon faze en ello el paladar, e por eso a el fue asignada de suso ².

3) *u*: voir *infra* § 31, a).

Hormis ces notes sur leurs modes de formation, on ne trouve d'autre remarque sur les phonèmes vocaliques que sur *i* et *v=u*: la *v* e la *i* en principio de vocal se hazen consonantes ^{3 4}.

3. *Etude des consonnes.*

3.1. Les consonnes sont, elles aussi, caractérisées du point de vue de leur articulation.

a) *b, f, m, p, q*: Los beços con clausura e aperiçon forman la *b*, *f*, *m*, e la *p* e la *q*. e la *v* aguzando con alguna poca abertura, e ayudandose de la respiraçon ⁵.

b) *r, d, t, l, y, tilde, n*: La lengua forma la *r* firiendo en el paladar, e la *d* e la *t* e la *l* firiendo en los dientes; e la *n* e tilde firiendo muellemente en los dientes medio cerrados ⁶;

c) *k*: voir *supra* le cas de *o*;

d) *z, x, g*: E los dientes forman la *z*, apretados zizilando. e la *x* e la *g* ayudandose un poco con la lengua ⁷.

e) *h*: El pulmon con su aspiracion forma la *h* ⁷.

¹ *Op. cit.*, p. 70.

² *Op. cit.*, p. 71.

³ *Op. cit.*, p. 78.

⁴ On a déjà vu, à propos de la présentation des voyelles, qu'il ne fallait sans doute pas prendre au pied de la lettre la leçon d'Alvar Gómez (n. 3 p. 65). La différence entre les signes *u* et *v* ne recouvre pas une opposition phonétique, comme on peut en juger par le passage suivant:[...] e por eso en su lugar ponen *v*, como por dezir cobdo escriuen coudo (*op. cit.*, p. 88).

⁵ *Op. cit.*, pp. 70-71.

⁶ *Op. cit.*, p. 70.

⁷ *Ibidem.*

3.2. *L'Arte de trovar* contient des remarques plus nombreuses sur la valeur phonétique des consonnes, et nous livre, par là, des précisions sur l'orthographe de certains des phonèmes consonantiques.

a) Le *b* et le *p* sont étudiés ensemble, car leur identité phonétique dans certaines circonstances est signalée: *La p e la b algunas uezes fazen un mesmo son, como quien dixese cabdinal, que tambien se puede dezir capdinal*¹. *Ponense unas letras por otras: (...) b por p: cabdinal, capdinal*². On relève encore, sous la même rubrique des alternances de consonnes: *la p se muda en b, como quien dize cabdillo, que se auia de poner con p*³. Il faut remarquer qu'ici, devant un exemple bien proche pourtant des précédents, l'attitude de Villena n'est plus de simple constatation: il semble regretter la graphie originelle *p*.

De ces observations on peut conclure:

— que la graphie *p* pouvait représenter l'occlusive bilabiale sonore /b/. L'auteur ne précise pas dans quelles circonstances particulières (*algunas uezes*), mais cite uniquement des exemples où l'occlusive est finale de syllabe (implosive)⁴;

— que, quand il y a hésitation dans la transcription graphique de /b/, la préférence de Villena va parfois à la graphie étymologique;

— que, dans tous les exemples rencontrés, cette hésitation orthographique vient de ce que, à côté d'une graphie qui reflète une réalité phonétique, survit une graphie savante issue du latin.

b) Le *d* et le *t* sont aussi examinés conjointement: *E t e d eso mesmo conuienen en son, en fin de dicion; asi como quien dize cibdad, que se puede fazer con d e con t; en principio son disonantes*⁵. Le même exemple est repris un peu plus loin: *d [se muda] en t: cibdad, cibdat*; un autre est cité encore: *en lugar de d se pone t en fin de dicion: breuedat*⁶.

Ici aussi on observe, mais uniquement en fin de mot, la coexistence de la graphie *-t* originelle latine avec la graphie *-d* pour transcrire l'occlusive dentale, vraisemblablement sourde. Les phonèmes /d/ et /t/ latins s'étant généralement conservés à l'initiale (il faut exclure le cas où ils étaient suivis d'un yod), il est normal de ne pas trouver de flottement dans leur transcription. Ainsi, les correspondances s'établissent de la

¹ *Op. cit.*, p. 79.

² *Op. cit.*, p. 82.

³ *Op. cit.*, p. 83.

⁴ Dans l'exemple suivant: *la b se pone por la p: estribo auia se de dezir estribo, deriuandose de pie (op. cit., p. 83)*, ce qui est dénoncé, c'est, plutôt que l'orthographe elle-même, la forme du mot, laquelle ne paraît pas à Villena assez proche de ce qu'il croit être son étymologie.

⁵ *Op. cit.*, p. 79.

⁶ *Op. cit.*, pp. 82-83.

façon suivante: *t-* = /t/, *d-* = /d/; c'est en quoi ces deux *letras en principio son disonantes*; *-t* = *-d* = /t/ (?) ¹.

c) Au *h* il est attribué plusieurs valeurs. Parlant des habitudes orthographiques des anciens troubadours, Villena écrit: *porque la h en principio de diçion faze la espiraçion abundosa, en algunas diçiones, pusieron en su lugar f, por temprar aquel rigor, asi como por dezir hecho ponen fecho, e por herando, ferando* ². Par contre: *honor ponese h e no se pronunçia; en los nombres propios ponese h e no se pronunçia*: Marcho ³. Le *h* peut également être associé à d'autres consonnes: *en los nombres propios que es menester que la pronunçacion sea fuerte, ponen en medio aspiraçion*: Matheo, Anthonio ⁴. *la f se muda en p ayudada de la aspiraçion h, como quien dize Phelipe* ⁵.

La graphie *h* recouvre donc deux valeurs phonétiques:

— ou bien elle ne représente que le phonème /zéro/ quand elle correspond à un *h* latin: ainsi dans *honor* et *ha* ⁶;

— ou bien elle représente le phonème /h/ quand elle correspond à un *f* latin: ainsi dans *hecho* et *herando*.

Elle peut aussi, accolée aux graphies *c* et *p*, servir à représenter des phonèmes qui lui sont étrangers, et qui sont respectivement /k/ (= *ch*) et /f/ (= *ph*).

d) La *letra g* est étudiée plus en détail: *quando la g con vocal se junta, asi como a e u tiene son suave: como quien dize plaga, Dragon, daga, e esto es con la a: e con la e asi como llegue, pague: con la u asi como guardar, guiar; pero quando se junta con e e con i entonçes suena fuerte: como quien dize linagge, giron, girconça, en el fin quitan la e pug*, Alberic ^{7 8}.

De cette explication incomplète —le cas de *g + o* n'est pas envisagé— et peu rigoureuse —les exemples *Dragon* et *guiar* n'illustrent pas le texte correspondant—, on peut tirer que, devant voyelle, la graphie *g* est utilisée pour représenter deux phonèmes:

¹ Voir A. ALONSO, *De la pronunciación medieval a la moderna en Español*, I 2.^o éd., Madrid, 1967, pp. 63-64.

² *Op. cit.*, p. 86.

³ *Op. cit.*, p. 84.

⁴ *Op. cit.*, p. 80.

⁵ *Op. cit.*, p. 82.

⁶ Cela est peut-être inexact. Il ne nous est pas permis de savoir si la graphie *h*, sans rôle phonétique dans le mot, n'avait pas parfois un certain rôle dans le syntagme. Que l'on pense au cas du français où l'on a, face à «des ours» et «des hommes» prononcés à peu près [dezúrs] et [dezóm], «des haricots» prononcé [dearikó], c'est à dire où le *h* dit «aspiré», réalisé le plus souvent [zéro] dans le mot, agit dans le syntagme en empêchant la liaison.

⁷ *Op. cit.*, p. 78.

⁸ G. MOLINIER: «sona suavimen» et «sona fortimen» (éd. cit., I, p. 32).

— l'occlusive vélaire sonore /g/ transcrite *g* devant *a*, *o*, *u* et *gu* devant *e* et *i* ;

— la palatale sonore affriquée /ʒ/ ou fricative /ʒ̃/ ¹, transcrite *g-* et *-g* en début ou en fin de mot, et *-gg-* en position intervocalique ².

¹ Il n'est pas facile de déterminer avec certitude si la valeur phonétique était effectivement celle d'une affriquée /ʒ/ ou celle d'une fricative /ʒ̃/. R. J. CUERVO, *op. cit.*, p. 460, se prononce pour la première: «Aun reconocido el carácter lingual de la *j g*, puede dudarse si debemos identificarle al tipo italiano *gi* o al del francés *je*. El primer testimonio explícito que conozco, nada menos que el de Valdés, está por lo primero, y si consideramos la alteración progresiva de este sonido, no será desacertado tomar como primordial el tipo italiano, de que sin duda provienen las demás variedades romanas, y que se acomoda mejor a la equivalencia árabe». F. HANSSON, *op. cit.*, p. 104, se montre peu précis et peu rigoureux («la *g* fricativa era en antiguo castellano una consonante sonora»), mais tranche en faveur de la deuxième. Pour J. D. M. FORD, *The Old Spanish Sibilants (Studies and Notes in Philology and Literature, vol. VII)*, Boston, 1900, pp. 127-128, «*j* and *g* (*e, i*) which in modern Spanish are gutturals, were sibilants in Old Spanish. They were not simple sounds like the *x*, but consisted of a dental stop followed by a voiced palatal sibilant [...]. It is chiefly in cases of an initial *j*, and *g* (*e, i*), that doubt is occasioned by the Old Spanish spelling, since and intervocalic *j, g* (*e, i*) answering to a Latin *j, g* (*e, i*) must have denoted the *y* sound in forms like *lege* = «*legem*» [...] and was clearly learned in words like *vigilia* (*Cid*, v. 3049). A *j, g* (*e, i*) corresponding to Latin *cl, gl, ly*, Arabic *ġīm* and the *j* of loan-words from the French, was undoubtedly *dž*».

Sur ce point E. COTARELO Y MORI, *Fonología española. Cómo se pronunciaba el castellano en los siglos XVI y XVII*, Madrid, 1909, n'apporte que des remarques vagues et sans contenu phonétique véritable: «Resulta pues que desde el siglo X tenía la *g*, además del sonido natural de gutural suave, ante *a, o, u*, y ante *e, i* (con *u* intermedia) el de *y* griega, especialmente en el dialecto leonés, y otro fuerte y áspero ante *e, i* sin *u* intercalar. Este sonido predomina en Castilla» (p. 109).

R. MENÉNDEZ PIDAL, *Manual de Gramática histórica española*, 6.^e éd., Madrid, 1941, p. 113, suggère une articulation fricative, tandis que E. ALARCOS LLORACH, *Fonología española*, 2.^e éd., Madrid, 1954, p. 216, et A. MARTINET, *The Unvoicing of Old Spanish Sibilants, Romance Philology*, 1951-1952, v, pp. 133-156, admettent les deux possibilités.

Récemment J. L. WALSH, *Some Aspects of Medieval Spanish Sibilants, as reflected in Ms. of The «Libro de Buen Amor»*, Ph. Dissertation, Urbana, Un. of Illinois, 1963, qui fait le point sur le problème des «sibilant phonemes» du castillan médiéval, conclue: «Whether the sound represented by the graphs *j* and *g* was a fricative /ʒ̃/ or an affricate [...] has not been firmly established». Cependant, le fait que le phonème en question ait fini par se confondre avec /š/, et que cette confusion soit, comme on le croit, le résultat d'un assourdissement, l'incline à penser qu'il devait être fricatif; sinon, sa sonorisation l'aurait fait se fondre, non pas avec /š/, mais avec /c/ (p. 2).

² Comme autres exemples, et outre *linagge* qui apparaît à deux reprises encore (pp. 69 et 85), on trouve, détaché de tout contexte explicatif: *lenguagge* [...] *con dos gg* (p. 69).

Le dernier élément de la citation qui précède est moins facile à interpréter; il est possible que le texte ici soit incomplet par rapport à l'*Arte de trovar* original. De toute façon, il n'est pas improbable qu'il y ait encore une influence des *Leys d'amors*, où on lit, à propos de la «consonance du g et du c: le g et le c ont souvent le même son, à la fin du mot»¹.

e) Les trois *letras* c, k, q, classées comme *mutas*, sont associées à plusieurs reprises. *La q e la c conuienen en son en principio de dicion; cantidad se escriue con q; calidad se escriue con c; la k conuiene con este son diciendo karidad, pero tiene esta especialidad la k: que no se puede poner sino en principio de dicion e todavia es plenisonante*². *Ponense unas letras por otras: [...] la q por la k; [...] por la k se pone c, como quien dize cauallo; [...] la q por c, como en cantidad*³. [*Quien dize*] *cantar pronunçia k e no se pone*⁴.

Ainsi le phonème occlusif sourd /k/ peut être indifféremment écrit c, k ou qu, à ceci près que la graphie k ne peut apparaître qu'à l'initiale. Mais la graphie c peut représenter d'autres phonèmes: *la c se muda en z: Zamora, Gormaç, Gormaz*⁵. *La z algunas uezes en el fin tiene son de c: pec por pescado, que se escriue con c e tiene son de z; otras uezes es semi-sonante prez*⁶.

De ces indications on tire:

— que les graphies ç et c ne sont pas distinguées (on a pu déjà observer que c ne figurait pas dans l'alphabet présenté par Villena);

— que les graphies ç, c, et z représentent l'affriquée dentale sourde ou sonore /ʃ̂/ ou /ẑ/⁷.

Le dernier passage cité a laissé A. Alonso perplexe (voir *supra*, § 1)⁸. Pour tenter de l'expliquer il propose deux hypothèses: ou bien il faut

¹ Ed. cit., I, p. 33.

² *Op. cit.*, p. 79.

³ *Op. cit.*, pp. 82-83.

⁴ *Op. cit.*, p. 83.

⁵ *Op. cit.*, p. 82.

⁶ *Op. cit.*, p. 81.

⁷ Cette confusion se manifeste encore ailleurs: [...] *en lugar de teçer, que suena graçialmente, dixeron texer*, (fol. 88) *quitando la c e puniendo la x* (p. 91). A preuve encore les exemples suivants: *peconia, pecunia* (p. 82); *furca, forca; fix escriuese con x y faze son de c* (p. 80). Sur la prononciation de c et x voir A. ALONSO, *op. cit.*, I, pp. 79-369, et II, pp. 47-140, et 175, qui en présente l'étude la plus à jour que nous connaissions. Sur leur articulation, plusieurs opinions ont été émises: apico-dentale pour A. Alonso, elle aurait été dorso-dentale pour E. Alarcos Llorach, alvéolaire pour R. Menéndez Pidal, dorso-alvéolaire pour A. Martinet.

⁸ *Op. cit.*, t. I, n. 295 p. 243: «De todos modos, entre *pez* y *prez* no podía haber diferencia alguna porque *prez* era forma apocopada de *precio*; en ambas palabras la z representaba a una ç ablandada por final, pero no sonorizada».

rectifier le texte: «Los dos ejemplos *peç* (< piscem) y *prez* (prov. *pretz* < pretium), tienen etimológicamente *c*; como el castellano escribía *pez* y no *pec*, parece que hay que leer: «*pez*, que se escribe con *z* e tiene son de *ç*»; ou bien il faut admettre que Villena, étant castillano-aragonais¹, se réfère ici à une orthographe aragonaise (où l'on écrit *laç*, *padeças*, *peç*, *raicç*). La dernière, qui d'ailleurs ne lui semble pas bien convaincante («dudoso, pero no imposible») ne paraît pas très plausible, étant donnée l'absence de la graphie *ç* dans l'alphabet présenté au début du traité.

f) Il n'y a qu'une allusion au *l*: *la l se dobla para hazer la plenisonante al principio, y al medio. En el fin nunca se dobla, sino en la lengua limosina*². La palatale est donc refusée en position de finale, et la graphie *ll* n'est pas reconnue comme lettre autonome.

g) À propos des nasales on lit: *La m e la n comiencen en son algunas uezes en medio de dición, asi como diziendo tiempo; aunque se escriue con m, faze son de n; e si lo escriuen con n faze el mismo son, e por eso algunos lo escriuen con n, auendose de escreuir con m*³. *la m [se muda] en n: compromisso (algunos se atreuen a escreuir compromisso)*⁴ *por la m se pone n, como quien dize tiempo, ca se auia de escreuir con m, pero segun el uso moderno se escriue con n*⁵.

Villena stigmatise là une habitude orthographique, à l'en croire fort répandue parmi ses contemporains, et qui consistait à confondre sous la seule graphie *n* les deux nasales /m/ et /n/, chaque fois que, implosives et devant l'occlusive labiale /p/, elles n'interviennent dans la prononciation que comme élément nasalisateur de la voyelle précédente. Une fois encore, il manifeste sa préférence pour la graphie originelle latine.

Le *tilde*, classé *sino*, au même titre que le *h*, est senti comme l'équivalent d'un *n* géminé, représentation de la nasale palatale /ɲ/: [*los trovadores antiguos*] *por dezir año, [...] ponen en lugar de la segunda n una y griega, asi año; que adulça el son; e la tilde suple la boz de la n que se quita*⁶.

h) Les deux vibrantes sont également étudiées: *Cuando la r es semisonante no se dobla ara, ira, quando es plenisonante doblase, error. En prinçipio de dición es plenisonante, no se dobla. Rey, Roque, Roçin. en los nombres propios; en medio de dición es plenisonante y no se dobla Turique*², Ferando.

¹ *Ibidem*, pp. 344-345.

² *Op. cit.*, p. 79.

³ *Op. cit.*, p. 80.

⁴ *Op. cit.*, p. 82.

⁵ *Op. cit.*, p. 83.

⁶ *Op. cit.*, p. 87.

Les correspondances entre phonèmes et graphies s'établissent donc ainsi: /r/ est transcrit *r*; /r̄/ est transcrit *R*- à l'initiale, *-rr-* à l'intervocalique (sauf dans les noms propres), et *-r-* dans les noms propres, quel que soit le contexte phonétique.

i) La letra *x* semble également protégée: *La x nunca es plenisonante, doquier que se ponga; antes muda algunas uezes su son: a uezes en c, a uezes en g; asi como quien dize bux, flux, que se escriuen con x y fazen son de g; fix escriuese con x y faze son de c*¹.

Il est intéressant ici encore de se reporter aux *Leys d'amors*, où le *x* est ainsi présenté: «*X* es de tal natura que algunas vetz se muda en *g* et algunas vetz en *c*. En *g* coma *vax* e *lonx* e *destrix* e lor semblau cum *pex*, *mendix*, per *vaga* per *longa destriga* e per aquestz *pega*, *mendiga*»². Devant l'originalité des exemples choisis par Villena, il n'est pas permis de dire que, sur la question du *x*, il a imité G. Molinier. Au contraire, le fait que plus loin, dans la neuvième *particula* ([...] *en el escrevir, segunt las reglas de los trovadores antiguos como se deven situar [las letras]*), il consigne deux habitudes orthographiques de ces troubadours³, semblerait indiquer qu'il a bien distingué sur ce point, ce qui était de son époque et proprement castillan, de ce qui était ancien et étranger.

Selon le témoignage de don Enrique, la graphie *x* aurait recouvert deux phonèmes au moins: l'affriquée dentale sourde /ʃ̄/ et la palatale sonore /ʒ̄/ ou /ʒ̄̃/⁴.

R. J. Cuervo, cité par F. Hanssen⁵, n'a pas trouvé la confusion entre les graphies *j* et *x* avant 1587⁶. F. Hanssen⁷ cite les graphies *fixo*, relevé trois fois (alternant avec *fiio*, 3 fois), *foxa* 3 fois (/ *foia*, 3 fois),

¹ *Op. cit.*, p. 80.

² *Ed. cit.*, I, p. 44.

³ La première: [...] *e quando la i se encuentra con la s suena poco, e por eso la ayudan con la consonancia de la x en medio; asi, como por dezir misto se pone mixsto; tiene la e la misma condicon, e asi, por dezir testo se escriue texsto* (p. 87). G. MOLINIER signale également, en le condamnant, un usage semblable: «si un mot terminé par *x* entre en composition avec un mot commençant par *s*, il ne faut pas écrire le *s*» (*éd. cit.*, p. 45).

La deuxième: [...] *e la x al principio retrae el son de s; mas faze el son mas lleno, e por eso por dezir setaf escriuen xetaf* (p. 88).

⁴ Voir n. 1, p. 73.

⁵ *Estudios ortográficos sobre la Astronomía del Rei D. Alfonso X*, in *Anales de la Universidad de Chile*, n.º 18, Santiago, p. 123, n. 2.

⁶ R. J. CUERVO, *Obras*, *éd. cit.*, II, p. 305. Il dit également auparavant: «En cuanto al uso de la *x*, puede asegurarse (sin hacer caso de alguna rarísima equivocación o errata) que nunca se confundió hasta el tiempo de Nebrija ni con *j*, *g*, ni con la *y*».

⁷ *Op. cit.*, p. 122.

trabaxo 3 (/ *trabaiaron* 3), *texado* 3 (/ *teiado* 3), *uixias* 3 (/ *vieja* 3), *leios* 3 (/ *lexos* 3), toutes du XIII^e siècle¹. Pour J. M. Ford², la confusion entre *x* et *j*, *g* + *e*, *i* apparaît dès la moitié du XVI^e: elle est la conséquence du changement intervenu dans la valeur du phonème transcrit par *j*, *g* + *e*, *i*, qui, ayant perdu à la fois son caractère sonore et son élément d'affrication est devenu /š/. Fait curieux, J. M. Ford ne tient apparemment aucun compte de la remarque de F. Hanssen, pas plus qu'il ne la rejette: F. Hanssen, cité souvent pourtant, n'est pas mentionné à ce propos. E. Coratelo y Mori³ relève pour le XIII^e les mêmes exemples que F. Hanssen, et d'autres semblables⁴: «Ya en un documento de Sahagún, de 1245, hallamos escrita con *x* la palabra *rexas* (de arado), y en 1253, el lugar de *Boadelexa*, que en 1283 pasa a ser *Boadeleja* [...]. También en tierra de Burgos hallamos en documento del convento de Valcárcel, de 1244, el apellido *Rohias*, escrito de este modo indicativo de aspirar, en la pronunciación, la *x* que de ordinario lleva la palabra. Una escritura de las que Fernández-Guerra reprodujo en su estudio de la Carta-puebla de Avilés, nos da *trageren* y *trugieron*, verbos éstos que se escribían en general con *x*»⁵. Pour lui la confusion entre les phonèmes représentés par les trois graphies est nette à partir du début du XIV^e, et très fréquente au cours du XV^e siècle⁶: Pero Guillén de

¹ Il convient de signaler cependant les propres réserves de F. HANSSSEN sur la valeur paléographique de l'édition de Manuel Rico y Sinobas qu'il utilise: «El fundamento principal de esta edición ha sido el códice alfonsí que se cree sea el libro original del rei sabio [...]. La edición no es estrictamente paleográfica y hace falta un *apparatus criticus* [...]. Sin embargo [...] nos da una imájen aproximada, i no pudiendo consultar el manuscrito me he servido de ella» (p. 79). Il cite encore la forme *Xosse* (= José?).

² *Op. cit.*, p. 154.

³ «Entonces [después de las maravillosas conquistas de San Fernando] apareció o se consolidó la *x* como verdadera letra española, pues antes sólo lo había sido latina o gallega; con qué sonido es lo que por ahora no podemos aún comprobar, pero sí que su pronunciación llegó a confundirse con la de la *j*.» (*Op. cit.*, p. 119).

⁴ Voir appendice II, p. 222.

⁵ *Op. cit.*, p. 119.

⁶ Dans l'appendice II, pp. 215-222, on relève par exemple:

— XIV^e: *Castrojeriz* 1352 / *Castroixeriz* 1370; *Rajo* 1398 / *el Roxo* 1493; *mexor* 1369; *Roius* 1380; *xamas* 1302; *Torrexon* 1327; *coxga* 1346 (de «coger») / *cojan* 1347; *lexilimo* 1357; *baraxas* 1369.

— XV^e (premier tiers): *trogiere* (2) 1432 / *troxieren* 1433; *coxedores* 1436; *dijendo*, *dejistes* 1420 / *dixistes* 1420; *trujeren*, *trujiere*, *trojiere* 1433 / *troxieren* 1433; *fixos-dalgo* (6), *fixos* 1433 / *hijos* 1433; *previllexo*, *privillejos* 1433 / *preuillejo* 1412; *abajo*; *quexas*; *enoxa*; *rexiros* (11) 1433.

Segovia dans sa *Gaya Ciencia* fait rimer vers 1470 *añeja* / *anexa, roja* / *roxa, reja* / *rexa, moxon* / *mojon*^{1 2}.

Avec les réserves que nous avons faites plus haut, on peut donc considérer que l'*Arte de trovar* nous offre vraisemblablement le premier témoignage attestant la confusion du phonème /ʒ/ avec son correspondant sourd /š/.

4. *Bilan des indications de Enrique de Villena sur l'orthographe du castillan.*

Pour résumer, nous portons sur un tableau les correspondances entre graphies et phonèmes³.

5. *Confrontation avec des textes antérieurs à 1433.*

Nous avons vu que, parfois, pour s'expliquer certaines remarques surprenantes ou contradictoires, on est amené à faire intervenir une imitation des *Leys d'amors*, sur certains points évidente, sur d'autres possible seulement. Cela incite naturellement à se demander dans quelle mesure le témoignage de Villena reflète bien les tendances orthographi-ques du castillan de son temps. Quelques sondages effectués sur des oeuvres littéraires antérieures à l'*Arte*⁴ nous permettront de le savoir.

¹ Ensuite E. COTARELO Y MORI se demande quel devait être le son transcrit par ces deux lettres. La réponse qu'il donne sur un ton polémique ne paraît plus devoir de nos jours retenir l'attention. Qu'on en juge plutôt: «Casi no hay necesidad de añadir que el sonido que se busca no puede ser otro que el de la *j* actual». L'opinion qu'il vise à détruire est celle de A. PUIGBLANCH qui, dans *Observaciones sobre el origen y genio de la lengua castellana*, Londres, 1828, écrit: «La nueva pronunciación [la de *j* y *x* guturales, «es decir la antigua, la única», ajoute Cotarelo] no fue general hasta por los años de 1640 a 1660».

² R. T. DOUGLASS, *The Evolution of Spanish Orthography from 1475 to 1726*, Ph. Dissertation, Un. of Pennsylvania, 1964, n'utilise pas l'observation de Villena, qui est pourtant cité ailleurs dans l'ouvrage. Sur ce point, il dit seulement: «The homophony of *j* and *x* was noted by Villalón in 1558 [...] and confirmed by Mada-riaga in 1565 [...] and Sánchez in 1586. De la Cuesta in 1589 [...] condemned the careless pronunciation that rendered *j* and *x* homophonous»; pour voir ce problème éclairci, ajoute-t-il, il faut attendre la publication du *Dictionnaire* de l'Académie qui se montre favorable à l'usage de *x* dans les mots qui, en latin, contenaient un *x* (*dixit, dexar, quexar*, etc.) (p. 65).

³ Les lettres portées dans la colonne de gauche correspondent aux lettres dési-gnant les sous-paragraphes dans lesquels sont étudiés phonèmes et graphies (§ 3.2.)

⁴ L'absence de la version originale interdit toute comparaison signifi-cative avec le texte même de l'*Arte*.

| | PHONÈMES | GRAPHIES | OBSERVATIONS |
|----|---------------------|------------------------------|--|
| a) | /b/ | b -b ou -p | <i>(en fin de syllabe)</i> |
| b) | /d/ | d- [et -d-] -d ou -t | en fin de mot. |
| c) | /h/ | h- (sino) | <i>(f- chez les anciens troubadours)</i> |
| | /t/ | t- -th- | dans les noms propres. |
| | /f/ | ph [et f] | |
| d) | /g/ (suave) | g- [et -g-] gu- [et -gu-] | devant <i>a, o, u.</i> devant <i>e, i.</i> |
| | /ʒ/ ou /ʒ̃/ (forte) | -x -g -gg- | |
| e) | /k/ (plénisonante) | q(u) c k- | [également <i>ch</i> dans les noms propres] uniquement à l'initiale de mot. |
| | /s/ | c ou ç z- -z -x | (graphies non distinguées) |
| | /z̃/ | -z [et -z-] | |
| f) | /l/ (plénisonante) | ll- -ll- | jamais <i>-ll</i> sauf dans la langue limousine. |
| g) | /m/ | -m- -n- | en fin de syllabe; l'usage moderne tend à employer <i>n.</i> |
| | /ɱ/ | ñ (tilde) | équivalent de <i>mn.</i> |
| h) | /r/ | r- | |
| | /r̃/ (plénisonante) | R- -rr- -r- | dans les noms propres. |
| i) | /ʃ/ | x | |

a) Dans les *Glosarios latino españoles* de Toledo (T), fol. 1-11, et de Palacio (P) (voir ch. I, n. 1 p. 61), respectivement de la fin du XIV^e et du début du XV^e, on relève, à côté de *dubda, dubdoso, depdor* (T).

Le *Libro de Buen Amor* présente quelques cas d'alternance entre *b* et *p* implosifs devant consonne: *cabtivo* (1b) / *captivo* (1685c), *rrebtado* (281d) / *reptar* (72b)¹.

Dans le *Libro de Apolonio*, on trouve parfois *p* au lieu de *b* devant /d/ explosif: *copdiçia, capdal, capdiello, depda*². Pour le XIII^e siècle, M. E. Newhard³ signale que face à *dupda* rencontré dans les *Documentos lingüísticos de España*, *dubda* est la forme courante au XIII^e, ce qui est confirmé par l'examen systématique d'une partie de *El Setenario* (1300?)⁴, de *El Tratado de Axedrez* (avec le *Libro de los Dados*; 1283)⁵, du *Lapidario* (1276-1279)⁶, du *Libro de las Cruces* (1259)⁷, et par l'examen intégral de la *Disputa del Alma y el Cuerpo* (1201)⁸; dans *Astronomía del rey Alfonso X*, F. Hanssen a noté *çipdat*.

Dans le *Cid*, à propos de l'évolution phonétique des groupes latins P''T, B''T, et V''T > *bd*, R. Menéndez Pidal relève, à côté de *çibdad*, la forme *çipdad*⁹.

b) Les 9 mots du *Glosario de Toledo* terminés par une occlusive dentale sont écrits avec *-t*; dans celui de Palacio, plus hésitant sur ce point, on a *tēpestat, piedat, ataut*, mais aussi *ataud, heredad*.

Le *Libro de Buen Amor* offre des alternances comme: *grand* (1083c) / *grant* (1485b), *abad* (1235d) / *abat* (1236b), *caridad* (1594b) / *caridat* (1307a), *sed* (461c) / *set* (1064b). Mais ces variantes peuvent être aussi bien des variantes phonétiques que des variantes strictement orthographiques;

¹ H. J. FREY, *A Comparative Phonology of Medieval and Modern Spanish: «El Libro de Buen Amor»*, Ph. Dissertation, Un. of North Carolina, 1963, p. 73.

² C. C. MARDEN, *Libro de Apolonio, an old Spanish Poem*, Princeton, Un. Press, Paris, P. U. F., t. II, 1922, p. 2.

³ *Spanish Orthography in The Thirteenth Century*, Ph. Dissertation, Un. of North Carolina, 1960, p. 63.

⁴ Ed. de K. H. VANDERFORD, Instituto de Filología, Buenos Aires, 1945, pp. 3-11, leyes I à V.

⁵ Ed. de A. STEIGER, avec grammaire et glossaire, Zurich, 1941 (Románica Helvética, X), pp. 4-22 et pp. 286-288.

⁶ Ed. de J. FERNÁNDEZ MONTAÑA, Madrid, 1881 (reproduction photolithographique), fol. 1 à 7.

⁷ Ed. de L. A. KASTEN et L. B. KIDDLE, Madrid-Madison, 1941, ch. XI, XXVI à XXXII, LVII à LXII.

⁸ Ed. de R. MENÉNDEZ PIDAL, *Revista de Archivos Bibliotecas y Museos*, año IV, n^o. 8 et 9, p. 449.

⁹ *Cantar de Mio Cid*, texto, gramática y vocabulario, 3 vol., 3.^e éd., Madrid, 1954.

c'est à dire qu'elles peuvent être le reflet d'hésitations dans la prononciation de l'archiphonème occlusif dental /D/. Selon H. J. Frey¹, dans la majorité des cas, le /D/ final aurait été réalisé comme une consonne sourde [-t], ce qui expliquerait la préférence générale pour la graphie -t. F. Haussen² présente ce phénomène comme relativement tardif et ne devant guère se prolonger au-delà de l'époque de Juan Ruiz.

Dans le *Libro de Apolonio*, la graphie -t domine nettement; parmi les exceptions: *çibdad*, *beltad*, *merçed*, *uertud*, *oyd*, *ataud* (| *atahut*). Les autres oeuvres du XIII^e étudiées livrent le résultat suivant: pour les mots où l'alternance est possible, 37 formes en -t contre 13 en -d³.

Pour R. Menéndez Pidal, dans le *Cid*, le -t représente une fricative dentale généralement sonore, mais sourde devant consonne sourde, sauf devant une nasale où il devait représenter une explosive; «por tal vacilación, a falta de signo especial, se adoptó el representarlo, ora por d, ora por t»⁴.⁵

c) Dans les *Glosarios*, le *f* latin est généralement conservé, malgré quelques exceptions comme *enedadura*, *çañahoria*, *saumerio*, *oja*, etc. (T), *hechizero* (P) (un cas de *ff*: *fferrero*, T 303). Le *h* latin se conserve ou non, sans qu'il soit possible de déterminer l'importance relative de ces deux traitements; dans les limites de notre sondage, nous avons noté: *hueste*, *honrrador honrranjēto* | *onrra desōrra ōrradamente*, *herdat heredad*, *erege*.

Dans le *Libro de Buen Amor* la graphie *ff* < *f* latin est fréquente (exemples: *conffieso*, 1675c, *deffiende*, 204c). On y relève quelques cas de *h* épenthétique, comme dans *cohyta* (595d), *perhenales* (1604b), *rre-*

¹ *Op. cit.*, pp. 71-72.

² *Gramática histórica de la lengua española*, Halle, 1913, p. 51.

³ En voici le détail:

— *Setenario*: *bondat* (2 fois), *caridat* (3), *deidat* (2), *hedat*, *grant* (8 fois sur 8 p.), *merçet* (9), *piadat* (2), *piadat*, *ssalut* (2), *ssegunt* (5), *segunt* (4), *uerdat*, contre *uoluntad* (7);

— *Libro de Axedrez*: *dent* (formé sur «ende») (3), *segunt* (3), contre *end*, *meytad* (2), *segund* (3);

— *Lapidario*: *quantidat* (4), *enfermedat* (3), *liuiandat*, *propriedat* (8 fois sur 2 fol.), *sequedat* (2), *turuiedat*, *humidat* (3), *cibdat*, *contrariedat*, contre *enemiztad*, *grand* + consonne (4 fois sur 1 fol.), *segund* (12 fois sur 3 fol.), *uertud*;

— *Libro de las Cruces*: *adelant*, *diversidat* (3), *contrariedat*, *enfermedat*, *enfermedat* (4), *eredat*, *grant* (2), *segunt* (10), *sequedat* (7), *uerdat*, *triplicidat*, *uoluntat*, contre *enemiztad* (2), *grand* (5), *segond*, *segund* (18), *triplicidad* (4);

— *Disputa*: *grant* (4), *ent* (8).

⁴ *Op. cit.*, I, p. 224, l. 16.

⁵ Dans les cinq premiers chapitres du *Libro de los Gatos* (éd. J. E. KELLER, Madrid, C. S. I. C., 1958, pp. 33-40) écrit au début du XV^e siècle, les deux seuls mots en /D/ final, si l'on met à part l'apocope de *grande*, sont orthographiés *merçet* et *dignidat*.

traheres (549c), et des exemples d'alternance *f/h*: *fava* (1381a) / *hava* (1370d), *femençia* (914c) / *hemençia* (1388d), *golfines* (374a) / *golhin* (1113d).

M. E. Newhard note l'apparition sporadique de *ph* dans quelques noms propres et l'abondance de la graphie *ff* < *f* latin au XIII^e siècle; dans les textes examinés celle-ci est très fréquente, mais semble anormalement élevée dans le *Setenario*¹. Dans le *Libro de Apolonio*, *h* < *h* latin est régulier devant *ue*. En dehors de ce cas, on trouve 131 mots avec *h* étymologique, y compris les formes dérivées de *auer* (dont 77 % suivent un mot terminé par une voyelle). Mais on observe *h* < zéro latin dans 262 mots (dont 68 % seulement viennent après un mot terminé par une voyelle), ce qui, relativement aux autres oeuvres du XIII^e, est exceptionnellement développé.

Dans le *Cid* on ne trouve jamais *h-* < *f-* latin: «la simple aspiración, en vez de la fricativa labio dental, era aún en estos siglos, mirada como poco culta y desechada de la literatura»².

d) Le *Libro de Buen Amor* transcrit le phonème $|\check{z}|$ (ou $|\check{z}'|$) par *j* ou *g* (presque uniquement devant *e*, *i*; voir *infra*), avec une nette préférence pour la première de ces graphies (elle apparaît 320 fois, l'autre 99 fois).

Au XIII^e siècle, selon M. E. Newhard, le *gg* est également utilisé dans des documents notariaux. Cette graphie est cependant devenue moins fréquente vers le milieu du siècle; nous ne l'avons trouvée dans

¹ Voici les résultats obtenus par ces sondages:

| | Sept. | Axed. | Lapi. | Cruz. | Totaux | % |
|------------------------------|-------|-------|-------|-------|--------|------|
| <i>f</i> latin > <i>ff</i> | 36 | 13 | 1 | 1 | 51 | 20,5 |
| <i>f</i> latin > <i>f</i> | 11 | 23 | 50 | 35 | 119 | 47,9 |
| <i>f</i> latin > <i>h</i> | — | — | 4 | 2 | 6 | 2,3 |
| <i>h</i> latin > <i>h</i> | 4 | 8 | 2 | 2 | 16 | 6,4 |
| <i>h</i> latin > \emptyset | 15 | 18 | 4 | 12 | 49 | 19,7 |
| \emptyset latin > <i>h</i> | 1 | 2 | 2 | 2 | 7 | 2,5 |

Les formes dérivées de «haber», ci-dessus incluses, présentent les alternances suivantes: 13 formes sans *h*, 2 avec *h* (*Setenario*); 15 sans *h*, 7 avec *h*, dont en outre *ha(n)* (10 fois) / *a(n)* (2 fois) (*Axedrez*). En résumé, on trouve *f* (< *f* latin) dans 68,9% des cas, *h* (< *h* ou *f* latin) dans 8,7%, et zéro (< *h* latin) dans 19% des cas.

Dans les cinq premiers chapitres du *Libro de los Galos*, les formes de «haber» sont écrites sans *h*, sauf pour la troisième personne du présent de l'indicatif ou alternent *a(n)* / *ha(n)*.

² Éd. cit., p. 173, l. 30.

aucune des oeuvres examinées, où, en plus de *i/j* qui dominent largement, apparaissent *g* et *y*¹.

Les choses ne sont guère différentes dans le *Cid*, si ce n'est que l'on trouve la graphie *g*, même devant *o* (*consego*), *a* (*consegar*), et *u* (*guego*), ce qui est rare au XIII^e, et quasi inexistant dans le *Libro de Buen Amor*².

e) Dans le *Libro de Buen Amor*, la distribution des graphies correspondant aux phonèmes /*ŝ*/ et /*z*/ s'établit de la façon suivante: là où l'étymologie laisse présumer une prononciation /*ŝ*/, celle-ci est transcrite par *c*, *ç*, *sc*, *sç* (95,5 % des cas), par *z* et *σ* (5,5 % des cas); là où l'on devait prononcer /*z*/, on trouve *z* et *σ* (87,4 %) et également *c*, *ç*, *sc*, *sç* (12,2 %)³.

Au XIII^e, le /*ŝ*/ est transcrit de préférence *ç* devant *a*, *o*, *u*; devant *e*, *i*, *ç*, *c* et *z* apparaissent avec une fréquence à peu près égale, tandis que *sc* et *sç* se rencontrent surtout dans quelques formes verbales. Dans le *Libro de Apolonio* la distribution de *ç* et *z* est très irrégulière, sauf à l'initiale où c'est toujours *ç* qui apparaît; en position médiane, on note de nombreux cas d'alternance; en position finale, on rencontre *z* régulièrement⁴.

Per Abbat écrit *ç* aussi bien devant *a*, *o*, *u* que devant *e*, *i*. Mais, conclue R. Menéndez Pidal, «sin duda que la distinción gráfica de la *ç*

- ¹ — *Setenario*: 3 formes avec *j*, 6 avec *i*, 2 avec *g*, 1 avec *y*;
 — *Axedrez*: 2 formes avec *j*, 13 avec *i*, 1 avec *g*, 1 avec *y*;
 — *Lapidario*: 3 formes avec *j*, 14 avec *i*, 9 avec *g*, 2 avec *y*;
 — *Cruzes*: 3 formes avec *j*, 11 avec *i*, 3 avec *g*, 3 avec *y*;

Totaux.....11 formes avec *j*, 44 avec *i*, 15 avec *g*, 7 avec *y*;

Ce qui détermine une prépondérance du *i* (long ou court) qui apparaît dans 71,5 % des cas. Les graphies minoritaires se rencontrent presque toujours dans les mêmes mots: *mugier*, *lenguage*, *gente*, *coger*, *linage*, *judgar*, et *ayuntar*, *yentes* en particulier.

² On y trouve cependant *magada* (520b) et *mongas* (495b). Dans le *Libro de Apolonio*, il y en a aussi quelques exemples comme *ogos*, *ssobegano*, *viega*, *aguigones*, *cuagada*, ainsi que dans le *Libro de Alexandre* (exemple: *ynogos*).

³ La répartition détaillée est: (J. L. WALSH, *op. cit.*)

— /*ŝ*/ est écrit *c* (*e*, *i*) (22 fois), *c* (*a*, *o*, *u*) (3), *ç* (403), *sç* (166), *z* (11), *sc* (7), *σ* (24);
 — /*z*/ est écrit *c* (15 fois), *ç* (90), *sc* (1), *sç* (25), *z* (404), *σ* (536), *s* (4) (sans doute à cause d'une erreur du copiste).

⁴ Des textes du XIII^e examinés, nous ne citerons ici que quelques cas d'alternance, rencontrés à l'intérieur d'une même oeuvre: *mercedes* / *merçedes* / *merçel* (*Setenario*); *acedrez* / *açedrez*, *uençer* / *uencer* (4) (*Axedrez*); *conosçio* / *connosçer* (6) / *connosçiendo*, *fuerca* (4) / *fuerça* (9 sur 3 fol.), *pareŝce* (6) / *pareçe* (3) (*Lapidario*); *accaece* (5) / *accaeçe* (2), *accaeziendo* / *accacçyendo*, *accaeçera*, *accaeçer*, *compeçamento* (11) / *compezamento*, *conocer* (5) / *conoscer*, *conpieza* / *conpieça*, *estonces* / *estonçes* (3) / *estontz* (4) / *estonz* (4) / *estonç*, *judizio* (24) / *judicio* (2), *mezclados* / *meçclados* (4), *particion* (7) / *partizion* (*Cruzes*).

y z, que observa [...] no existía en el primitivo manuscrito del *Cantar*, el cual desconocía la ç como signo, aunque no como sonido»¹.

g) A l'époque même de la composition de l'*Arte de trovar*, dans le vocabulaire anonyme du XV^e (voir ch. I, n. 1 p. 61), on trouve 3 formes avec *-np-*, *-nb-* pour une seule avec *-mb-*². Dans les cinq premiers chapitres du *Libro de los Galos*, on relève *cunple*, *tiempo*, mais *ombre* quand ce mot n'est pas abrégé. Dans les *Glosarios* (tant dans T que dans P), c'est toujours *n* qui précède une labiale.

Le copiste du *Libro de Buen Amor* écrit régulièrement *-n-* médian devant les consonnes, y compris les bilabiales (/p, b, m/)³.

Au XIII^e, *n* est fréquent au lieu de *m* devant une occlusive labiale. Les textes consultés montrent quelques différences entre eux: mis à part le *Setenario* qui semble nettement favorable à *n*, les autres ont une préférence inverse aussi nettement marquée⁴. Le *Libro de Apolonio* use des deux graphies, masquées et remplacées souvent par un tilde.

Per Abbat écrit généralement *n* devant /b/ et /p/ explosifs, mais, devant /p/ explosif, écrit également *m*.

i) Dans le *Libro de Buen Amor* J. L. Walsh ne cite que 2 mots qui présentent la graphie *x*, alors que, d'après leur étymologie, on attendrait *j* ou *g*⁵; par contre, on trouve *x* partout où on l'attend (438 mots).

(Pour le XIII^e siècle, voir *supra*, § 3.2., i).

6. Conclusion.

Cette confrontation est incomplète, puisqu'elle repose sur les résultats de sondages ayant porté sur un choix de textes du XIV^e, du

¹ *Op. cit.*, p. 212, l. 13.

² *conpadre*, *enbutir*, *ponposo* contre *membrar* (T. HUARTE MORTÓN, *op. cit.*)

³ Un sondage sur les mots commençant par les préfixes *em-* et *com-* donne: *compassion* (1599b), *comparacion* (1616a), *compusicion* (370c), *enbidiosos* (283c), *ennagrescen* (546c), *ennudeces* (1546c), *enpescer* (1091d), *enpereces* (455c), *enponçonas* (183b) contre *complission* (1202a).

⁴ — *Setenario*: *tiempo*, *temporales*, *ssienpre*, *conplir*, *costunbre*, *conponen*, *mansedunbre* face à *cumplissemos*;

— *Axedrez*: *tiempo*, *tambien*, *complidamientre*;

— *Lapidario*: *tiempo*, *siempre*, *alimpian*, *empuxan*, *empozonado*, *complixion*, *complido*, face à *ennagrecer*;

— *Cruzes*: *tyempos*, *tempradas*, *hombre*, *fambres*, *embevido*, *empobrechera*, *componendo*, *compieza*, face à *conpanneros*, *conpieza*.

⁵ *buxia* (323c), mais *bugia* (325a, 348b), et *troxillo*, d'ordinaire écrit en castillan médiéval avec *g*. (Tous les deux sont des toponymes: Bougie, en Algérie, et Trujillo).

XV^e, et du XIII^e pour l'essentiel, du XII^e, avec le *Cid*, de façon plus accessoire. Elle nous permet cependant de contrôler jusqu'à quel point Villena doit être considéré comme un témoin précis des usages orthographiques de ses contemporains.

Sur l'essentiel, ses remarques correspondent bien à la réalité.

a) Les textes confirment les observations de Villena, mais montrent que le *algunas uezes* imprécis qu'il emploie (voir *supra*, § 3.2., a), doit être interprété comme un «raras veces», puisque la fréquence de l'alternance *b/p* pour /B/ implusif est très faible.

b) Les indications données dans l'*Arte* sont absolument confirmées, tant du point de vue qualitatif que quantitatif. Mais, répétons-le, il est fort possible que l'hésitation entre *-t/-d* soit le signe d'une hésitation plutôt phonétique que purement orthographique, l'occlusive dentale finale tendant à s'assourdir.

c) La valeur /zéro/ que peut prendre le *h* est attestée d'une part par l'existence d'un *h* épenthétique (très fréquent dans le *Libro de Apolonio*), et d'autre part, par l'alternance *h/zéro* (<*h* latin). Les graphies *ch* (= /k/), *ph* (= /f/) et *th* semblent fort rares¹. Villena signale la conservation du *f* latin, mais il la tient pour propre des troubadours anciens (voir *supra*, § 3.2., c); et il ajoute que ce qui «se dit» et s'écrit c'est *h*. Sur ce point par conséquent, son témoignage s'écarte de la réalité puisque la conservation du *f* latin est générale, dans les textes castillans du XIII^e comme dans ceux du début du XV^e.

d) Tout ce qui est dit de la transcription du /z/ ne l'est qu'à propos de *g*; les lettres *i*, *j* ne sont pas traitées dans l'*Arte*. Il n'en demeure pas moins que /z/ est écrit avec ces deux graphies dans 71,5 % des cas.

e) Ici Villena est très précis puisqu'il fait allusion à l'*uso moderno* (voir *supra*, § 3.2., g). Depuis le *Cid*, la tendance est à l'emploi de *n* devant labiale, mais au XIV^e et au début du XV^e, cela est devenu une règle. Son observation est donc tout à fait exacte.

De cette confrontation on peut donc conclure que l'intérêt du traité de Villena ne tient pas seulement à ce qu'il est le premier apparu sur le domaine ibérique: il tient aussi à son contenu, dont M. Menéndez Pelayo avait déjà souligné l'importance.

¹ Cependant, la forme *thesoro* est présente dans le *Libro de Buen Amor* (177b par exemple), dans *Axedrez* (7 fois). Au XIII^e siècle, M. L. NEWARD signale des cas de *th* = /t/ dans des noms propres (*Carthagera*, *Cathalena*).

III. Antonio de Nebrija et l'orthographe castillane.

O.

L'oeuvre grammaticale de Antonio de Nebrija offre de nombreuses indications sur l'orthographe du castillan à la fin du XV^e siècle. L'essentiel de ces remarques est contenu dans le premier livre de sa *Gramática castellana*, ainsi que dans ses *Reglas de Orthographia en la lengua castellana*. En 1946, Pascual Galindo Romeo et Luis Ortiz Muñoz ont publié de la *Gramática* une édition nouvelle, établie sur l'édition princeps achevée à Salamanque le 18 août 1492, avec une introduction, des notes et une reproduction intégrale en fac-similé¹. Les *Reglas de Orthographia*, parues à Alcalá de Henares le 12 mai 1517, ont été publiées en 1923 par Benjamín Escudero de Juana². C'est à ces deux éditions que nous nous référerons tout au long de ce chapitre³. Les deux ouvrages avaient déjà été publiés plusieurs fois; par ordre chronologique il y a eu:

- 1) pour la *Gramática*, les éditions
 - du comte de Saceda, 1744-1747 (?);
 - du comte de la Viñaza: à partir de la réimpression du comte de Saceda, il reproduit dans la *Biblioteca histórica de la Filología Castellana*, Madrid, Real Academia Española, 1893, une grande partie de la *Gramática*⁴;
 - de M. Menéndez Pelayo qui, également d'après le texte de Saceda, en publie le livre II dans *Antología de poetas líricos castellanos*, Madrid, 1894⁵;
 - de Walberg qui, en 1909, donne une reproduction phototypique de l'édition princeps;
 - de I. González Llubera qui, en 1926, ajoute en appendice les *Reglas de Orthographia* et les *Antigüedades de España* (Oxford, Oxford University Press);
 - de J. Rogerio Sánchez qui reprend l'édition de I. González Llubera à des fins pédagogiques.

¹ Madrid, 1946 (éd. de la Junta del Centenario), 2 vol.; le second contient le fac-similé.

² *Contribución al estudio del romance español. La Ortografía de Nebrija comparada con la de los siglos XV, XVI y XVII*, Madrid, 1923.

³ Citées respectivement GC et RO en abréviation.

⁴ Prologue-dédicace; livre I, ch. IV-X; livres II, III, IV et V. Voir les art. n.° 111, col. 373, n.° 398, col. 791, n.° 530, col. 1077.

⁵ (Biblioteca Clásica, t. 198), t. V, pp. 48-72; nouvelle éd., Santander, 1945, IV, pp. 45-65.

On trouvera plus de détails dans P. Galindo Romeo, et L. Ortiz Muñoz, pp. XX-XXIII.

2) pour les *Reglas de Orthographia*, celles:

- du comte de la Viñaza (partielle)¹;
- de G. Mayáns y Siscar, Valencia, 1765;
- de I. González Llubera (voir *supra*);

P. Galindo Romeo et L. Ortiz Muñoz ont annoncé «preparamos otra edición de las R[eglas de] O[rthographia] con método parecido al empleado en nuestra edición de la *Gramática castellana*»².

I. *Les mobiles de Nebrija.*

Avant d'entrer dans l'étude de l'orthographe telle que la préconise Nebrija, il est intéressant de se demander avec quel esprit il a abordé la grammaire du castillan. S'il n'explicite pas vraiment son point de vue, il nous donne lui-même les raisons qui l'ont incité à écrire ces deux traités. Leur examen permet de dégager les préoccupations majeures qui l'ont animé dans cette entreprise.

Dans le prologue de la *Gramática*, dédié à la reine Isabelle, il se déclare persuadé que *siempre la lengua fue compañera del imperio*³, et que, après la réalisation de l'unité castillane, *no queda ia otra cosa sino que florezcan las artes dela paz*, en particulier *aquella que nos enseña la lengua*⁴. C'est précisément à cette tâche qu'il veut travailler: *I por que mi pensamiento r gana siempre fue engrandecer las cosas de nuestra nacion: r dar a los ombres de mi lengua obras en que mejor puedan emplear su ocio. Comme agora lo gastan leyendo novelas o istorias embueltas en mil mentiras r errores, ajoute-t-il, acorde ante todas las otras cosas reduzir en artificio [la lengua castellana que] hasta nuestra edad anduvo suelta r suera de regla*⁴. A l'image de ce qui a été fait pour le grec et le latin, il veut fixer la langue en sorte que *lo que agora r de aqui adelante enel [lenguaje] se escriviere pueda quedar en un tenor r estenderse en toda la duracion delos tiempos que estan por venir*⁴. Sans cette stabilisation de la langue, les hauts faits de la politique royale seront condamnés en Castille à une gloire éphémère. La tâche est grande et noble, et, quoi

¹ *Op. cit.*, art. n.º 531, col. 1094.

² T. I, p. 294, et aussi p. XXI, n. 6.

³ GC, t. II, *prologo*, p. 3. Toutes les références seront faites au tome II (fac-similé), sauf précision. L'orthographe de l'édition princeps est conservée dans les citations; à défaut de signe spécial, le symbole de la conjonction de subordination (écrite aussi *i* et *e*) est transcrit *r*.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

qu'il puisse arriver, Nebrija revendique la gloire d'avoir suivi l'exemple de Xenodote et de Crates, et d'être donc l'un des *primeros inventores de obra tan necessaria. lo cual hezimos enel tiempo mas oportuno que nunca fue hasta aqui por estar ia nuestra lengua tanto enla cumbre que mas se puede temer el decendimiento della que esperar la subida*¹. La première préoccupation de Nebrija est donc une préoccupation nationale; mais il va plus loin encore. La *Gramática* ne servira pas seulement à fixer la langue qui en a bien besoin, et, partant, à étendre dans le temps la gloire royale et castillane; elle pourrait également servir à enseigner le castillan aux *muchos pueblos barbaros r naciones de peregrinas lenguas*, une fois conquis et dominés. Nebrija pense là essentiellement aux ennemis de la foi, mais ajoute que, de toute façon, nombreux sont les peuples qui auraient besoin d'apprendre le castillan: *los vizcainos navarros franceses italianos r todos los otros que tienen algun trato r conversacion en españa r necesidad de nuestra lengua*².

Mais Nebrija a obéi aussi à des soucis d'ordre pédagogique: pouvant désormais bien comprendre la grammaire castillane, les latinistes seront plus à même d'apprendre la grammaire latine. Ils seront encore aidés dans leur effort par l'*arte dela gramatica*, commandé à Nebrija par la Reine elle-même, où le romance et le latin se correspondent *linea por linea*³. Cet ensemble de manuels nouveaux devra permettre des progrès spectaculaires dans l'enseignement du latin: *Por la cual forma de enseñar no seria maravilla saber la gramatica latina no digo en pocos meses mas aun en pocos dias r mucho mejor que hasta aqui se deprendia en muchos años*⁴.

Ainsi, c'est en s'appuyant sur des raisons d'ordre politique et impérialiste d'une part, sur des raisons d'ordre pédagogique d'autre part, que Nebrija s'adresse à la Reine pour la dédicace de la *Gramática*⁴. En 1517, vingt-cinq ans plus tard, dans le prologue des *Reglas de Orthographia*, dédiées *al doctor Lorenço de caruajal*⁵, il met uniquement

¹ *Ibid.*, p. 7.

² *Ibid.*, p. 8.

³ Il s'agit de l'édition bilingue des *Introductiones latinas* [...] *contrapuesto el romance al latin*, Salamanca, 1486, publiées par BARTOLOMÉ ULLOA en 1773.

⁴ Plus loin, dans le prologue particulier au livre V, Nebrija s'explique à nouveau plus précisément sur l'intérêt pédagogique de son traité: *Para tres generos de ombres se compuso el arte del castellano. Primera mente para los que quieren reddezir en artificio r razon la lengua que por luengo uso desde niños deprendieron. Despues para aquellos que por la lengua castellana querran venir al conocimiento dela latina [...] para el tercero genero de ombres: los cuales de alguna lengua peregrina querran venir al conocimiento dela nuestra* (p. 109).

⁵ Les références sont faites sur l'édition de B. ESCUDERO DE JUANA, mais l'orthographe est celle de l'édition princeps.

l'accent sur la nécessité de réformes orthographiques: *dixe que esta razon de letras que agora tenemos en el uso del castellano: por la mayor parte estava corrompida [...] digo que el dia de oi ninguno puramente escribe: nuestra lengua por falta de algunas letras: que pronunciamos e no escreuimos: y otras por el contrario que escreuimos y no pronunciamos*¹.

2. Plan de la Gramática castellana.

Dans le premier chapitre, Nebrija donne la définition et le contenu de la grammaire: *Los que boluieron de griego en latin este nombre gramatica llamaronla arte de letras y a los profesores y maestros della dixeron grammaticos que en nuestra lengua podemos dezir letrados. Esta segun Quintiliano en dos partes se gasta. La primera los griegos llamaron methodica que nos otros podemos bolver en doctrinal por que contiene los preceptos y reglas del arte. La segunda los griegos llamaron istorica la cual nos otros podemos bolver en declaradora por que se expone y declara los poetas y otros autores por cuiã semeiança avemos de hablar*². La première partie de la grammaire (*doctrinal*) se subdivise elle-même en *cuatro consideraciones*: *La primera los griegos llamaron orthographia [...] La segunda [...] llaman prosodia [...] La tercera [...] llamaron etimologia [...] La cuarta [...] llamaron syntaxis*³.

¹ RO, p. 18 (*prologo*). On peut se demander si cette différence de contenu entre les deux prologues n'est pas l'indice d'un certain échec. Comme J. Casares le souligne, *art. cit.*, p. 357, l'examen des éditions successives de ses oeuvres grammaticales montre que Nebrija, en 1517, quand il a fait imprimer les RO, pouvait se rendre compte que, face au succès éclatant de ses écrits sur le latin, ses écrits sur la langue vulgaire se heurtaient plutôt à l'indifférence. Qu'on en juge: les *Introductiones latinae* (1481; titre exact de la première édition: *Aelii antonii Nebrissensis grāmaticae / introductiones latinae explicitae*), dont les mille premiers exemplaires furent épuisés au bout d'un an, avaient été imprimées et réimprimées 21 fois en 1517, dont 2 fois à Venise, alors que la version bilingue de cet ouvrage (1486) ne l'avait été que 2 fois; quant à la GC, elle n'avait pas été réimprimée. On peut ajouter en outre que, plus tard, les choses ne feront que s'accroître: à côté des 57 impressions des *Introductiones latinae* de 1517 à 1869, dont 6 à Lyon et 4 à Paris, on en trouve 3 seulement pour les *Eleganzas romançadas* (1517), 5 pour les RO, de 1517 à 1765, aucune pour la GC, aucune pour la version bilingue des *Introductiones* (d'après P. LEMUS Y RUBIO, *Revue Hispanique*, 1913, XXIX, pp. 13-20).

² GC, libro I, cap. 1, p. 9.

³ *Ibid.*, pp. 9-10.

Le plan général de la *Gramática* suit exactement cette division dans les quatre premiers livres ¹. Le cinquième en effet, intitulé *Delas introduciones dela lengua castellana para los que de estraña lengua querran deprender* constitue une sorte d'appendice. Il s'ouvre d'ailleurs par un prologue particulier où Nebrija explique qu'il est destiné, non pas aux castillans soucieux de perfectionner leur connaissance de la langue maternelle ou d'apprendre le latin, mais plus précisément aux étrangers désireux d'apprendre le castillan.

3. Remarques sur l'orthographe contenues dans la *Gramática castellana* et les *Reglas de Orthographia*.

Le livre I est consacré à l'orthographe que *nos otros podemos nombrar en lengua romana sciencia de bien r derecha mente escriuir. A esta esso mesmo pertenece conocer el numero r fuerça delas letras r por que figuras se an de representar las palabras r partes dela oracion* ².

L'élément de base est bien sûr la lettre. Nebrija fait le tour des différentes hypothèses apparues sur leur origine et leur propagation. Le plus souvent, nous dit-il, *Los que escrivieron delas antiguedades* en attribuent l'invention aux Phéniciens, plus rarement aux Assyriens; mais tous sont d'accord en général pour penser qu'elles passèrent de Phénicie en Grèce, puis en Italie. Comment les lettres parvinrent-elles dans la Péninsule ibérique? Les réponses sont multiples mais Nebrija en retient une seule: *io creeria que de ninguna otra nacion las recibimos primero que delos romanos quando se hizieron señores della; s'il en était autrement, oi se hallarian algunos momos [sic] alo menos de oro r de plata o piedras cauadas de letras griegas r punicas como agora las vemos de letras romanas*. Ces lettres, altérées par les peuples barbares qui *no sola mente acabaron de corromper el latin r lengua romana que ia con las muchas guerras avia començado a desfallecer mas aun torcieron las figuras r traços delas letras antiguas*, encore en vigueur *en tiempo delos juezos r Reies de castilla r de leon*, ont été peu à peu abandonnées, et, à l'époque de Nebrija, le retour aux modèles anciens *en gran parte se ha hecho* ³.

¹ *Libro primero en que trata dela orthographia. Libro segundo en que trata dela prosodia r silaba. Libro tercero que es dela etimologia r dicion. Libro cuarto que es de sintaxi r orden delas doze partes dela oracion.*

² GC, I, 1, p. 9.

³ GC, I, 2, p. 13. *Momos* est souligné à la main dans l'éd. princeps.

3.1. *Définitions préalables*: le livre I commence par des définitions fondamentales ¹.

a) *no es otra cosa la letra sino figura por la cual se representa la boz* ². La définition que l'on trouve dans les *Reglas de Orthographia* est légèrement différente: *La letra es la menor parte dela boz que se puede escribir. esta diffinicion es assi delos griegos como delos latinos: e compete a todas las otras lenguas* ³. On voit dans ces deux énoncés, proposés à vingt-cinq ans de distance, toute l'ambiguïté du terme de *letra*. Dans la *Gramática*, la *letra* est considérée essentiellement comme l'élément graphique chargé de transcrire une prononciation; dans les *Reglas*, elle est plutôt considérée comme l'unité phonique inséquable de la chaîne parlée. L'ambiguïté du mot ne peut être dissociée de celle de *boz* qui signifie «prononciation» (= phonème) dans la première définition, et «mot» dans la deuxième. On remarquera d'ailleurs que, quand il pense au phonème, Nebrija associe à *letra* le verbe *escribir* (deuxième énoncé); quand il pense à la graphie, il lui associe *boz* pris dans le sens de «prononciation» (premier énoncé). Les autres emplois du terme ne font que maintenir cette confusion ⁴.

b) *ni la boz es otra cosa sino el aire que respiramos espessado enlos pulmones r herido despues enel aspera arteria que llaman gargauero r de alli comenzado a determinarse por la campanilla lengua paladar dientes r beços. Assi que las letras representan las bozes r las bozes significan como dize aristoteles los pensamientos que tenemos enel anima* ⁵.

Ainsi donc, malgré quelques tâtonnements et une nomenclature parfois imprécise, Nebrija oppose la graphie (*figura* ou *letra*; de façon plus explicite *figura de letra*) au phonème qu'elle transcrit (*pronunciacion*, *fuerça*, *boz* et parfois même *letra*).

¹ Dans les *RO*, il insistera davantage sur la nécessité méthodologique de définitions préalables claires: *r por que en toda sciencia que procede por demostracion se han de presuponer las deffiniciones delos terminos de aquella sciencia: de donde se puede saber que es aquello de que se disputa* (p. 20).

² *GC*, I, 3, p. 14, et aussi à un mot près (*boz r pronunciacion* au lieu de *boz* seul) ⁵, p. 18.

³ *RO*, p. 21 (*diffinicion primera*).

⁴ Ainsi: *que la diuersidad delas letras no esta enla diuersidad delas figuras: mas enla diuersidad dela pronunciacion* (*GC*, I, 14, p. 16, et également *RO*, p. 23); *aunque por que tu escriuas el aleph habraico r el alpha griego r el alpha morisco r el .a. latino: todavia es vna .a. [...] r por el contrario quando por vna figura se representan dos bozes o mas: ya aquella no es vna letra sino dos o tres pues que le damos mas officios del uno que auia de tener como la .i. r la .u. quando son vocales: otras son que quando son consonantes* (*RO*, p. 23, *principio tercero*).

⁵ *GC*, I, 3, p. 14.

3.2. Remarques sur l'alphabet latin.

Selon un principe de Quintilien, il se propose ensuite de chercher dans les graphies du latin, que le castillan a empruntées pour sa propre orthographe, lesquelles font double emploi, lesquelles font défaut. Sur les vingt-trois lettres dont se compose l'alphabet latin, il fait les remarques suivantes:

— le *c*, le *k*, et le *q* transcrivant le même son, *las dos dellas son ociosas r presupongo que sean la .k.q.;*

— la lettre *x* *no es necesaria por que no es otra cosa sino breuiatura de .cs.;*

— le *y* et le *z* sont réservés aux mots d'origine grecque;

— le *h* *no es letra sino señal de espíritu r soplo*¹.

Au contraire il manque:

— deux signes pour distinguer *i* et *u* *quando no suenan por si mas hiriendo las vocales r entonces dexan de ser. i. u*², c'est à dire quand ils sont consonnes;

— deux signes pour représenter les deux sons vocaliques correspondant au *.i. iota* et au *.i. sotil*, dont la prononciation se situait entre celle du *e* et du *i* d'une part, celle du *i* et du *u* d'autre part.

Au total, le latin offre vingt-six bozes différentes réparties comme suit:

— huit voyelles *a, e, i, o, u, y*, auxquelles il faut ajouter les deux sons vocaliques d'origine grecque, sans représentation graphique propre en latin;

— dix-huit consonnes *b, c, d, f, g, l, m, n, p, r, s, t, z*, et aussi *i* et *u* consonnes, auxquelles s'ajoutent *en las diciones griegas tres consonantes que se soplan .ch.ph.th.*².

Voyelle et consonne sont à leur tour définies: *llamaronse aquellas ocho vocales por que por si mesmas tienen boz sin se mezclar con otras letras. llamaronse las otras consonantes por que no pueden sonar sin herir las vocales*².

Les consonnes se divisent en:

¹ GC, I, 4, p. 15.

² *Ibid.*, p. 16. Les définitions de la voyelle et de la consonne contenues dans les RO font la part plus belle au point d'articulation: *la vocal es letra que se forma en tal parte dela boca: que puede sonar por si sin se mezclar ni ayuntar con otra letra alguna* (p. 21, *diffinicion segunda*). *La consonante es letra: que se forma en tal parte dela boca que no se puede pronunciar sin ayuda de alguna vocal* (p. 21, *diffinicion tercera*).

— *mudas* [...] *por que en comparacion delas vocales quasi no tienen sonido alguno*^{1 2}; le latin en possède douze qui sont *b, c, ch, d, f, g, p, ph, t, th, i* et *u* consonnes;

— *semivocales* [...] *por que en comparacion delas mudas tienen mucho de sonoridad*¹; il y en a six: *l, m, r, s, z, n*.

Cette division des phonèmes s'explique selon Nebrija par la *diversidad delos lugares donde se forman las bozes*, et repose donc sur leur point d'articulation. Ainsi, les voyelles *suenan por si no hiriendo alguno delos instrumentos con que se forman las consonantes mas sola mente colando el espiritu por lo angosto dela garganta r formando la diversidad dellas en la figura dela boca*¹.

L'articulation des deux groupes de consonnes est examinée plus en détail:

— parmi les *mudas*, la *.c.ch.g.* *suenan apretando o hiriendo la campanilla mas o menos por que la .c. suena limpia de aspiracion la .ch. espessa r mas floxa la .g. en media manera* [...]. La *.t.th.d.* *suenan expediendo la boz puesta la parte delantera dela lengua entre los dientes apretandola o afloxandola mas o menos por que la .t. suena limpia de aspiracion la .th. floxa r espessa la .d. en medio* [...]. La *.p.ph.b.* *suenan expediendo la boz despues delos beços apretados mas o menos por que la .p. suena limpia de aspiracion, la .ph. espessa la .b. en medio* [...]. La *.f.* con la *.v.* *consonante [suenan] puestos los dientes de arriba sobre el beço de baxo r soplando por las holguras dellos la .f. mas de fuera la .v. mas adentro un paco [sic]*³;

— *Las medio vocales todas suenan arrimando la lengua al paladar donde ellas pueden sonar mucho en tanto grado que algunos pusieron la .r. enel numero delas vocales. La .m. suena en aquel mesmo lugar [que p, ph, b] mas por sonar hazia dentro suena oscuro maior mente como dize plinio en fin delas diciones*³.

¹ GC, I, 4, p. 17.

² Mêmes remarques que dans la n. 2 p. 92: la définition se fait plus descriptive dans les *RO*: *la muda es letra que se forma en tal parte dela boca: que ni poco ni mucho puede sonar por estar cerrados los lugares donde avia de salir aquella boz como la .d. [sic pour b] r la .p. [...] por estar los beços apretados la .t. r la .d. por estar la lengua atrauessada entre las helgaduras delos dientes la .c. r la .g. por estar la campanilla trauessada en el gargauero* (p. 21, diffinicion quarta).

³ Il faut signaler que Nebrija lui-même hésite sur la classification du *i* consonne. Après avoir rangé cette *letra* parmi les *mudas*, il ajoute ici: *por esta razon podriamos poner la .i. consonante entre las semivocales*.

3.3. Remarques sur le système graphique et phonétique du castillan.

Une fois terminé l'examen du système latin, Nebrija entame dans le chapitre 5 du livre I de la *Gramática*, l'étude des *letras r pronunciaciones dela lengua castellana*. Le principe essentiel est pour lui que *assi tenemos de escribir como pronunciamos r pronunciar como escribimos por que en otra manera envano fueron halladas las letras*^{1 2}.

3.3.1. *Critiques formules par Nebrija*. Dans l'alphabet castillan, hérité du latin, trois *letras* sont jugées inutiles: *dela .k. ninguno duda sino que es muerta en cuio lugar [...] sucedio la .c. [...] de la .q. no nos aprovechamos sino por voluntad por que todo lo que agora escribimos con .q. podriamos escribir con .c. maior mente si ala .c. no le diessemos tantos oficios cuantos agora le damos [...] La .y. griega tan poco io no veo de que sirve pues que no tiene otra fuerça ni sonido que la .i. latina salvo si queremos usar della en los lugares donde podria venir en duda si la .i. es vocal o consonante. Como escribiendo raya ayo yunta si pusiessemos .i. latina diria otra cosa mui diversa raia aio iunta*³.

Il en résulte que des vingt-trois graphies de l'alphabet castillan, huit servent à transcrire quatorze phonèmes différents; voici comment:

— *la .c. tiene tres oficios uno proprio [...] dos oficios prestados*³. Comme dans l'alphabet latin, cette lettre déclare d'abord l'occlusive dentale sourde /k/, lorsqu'elle précède les voyelles *a, o, u* (exemples: *cabra coraçon cuero*); c'est là son rôle *proprio*. Mais *quando debaxo della acostumbamos poner una señal que llaman cerilla*, elle transcrit une prononciation différente, le phonème initial des mots *çarça çevada*⁴, non hérité du latin, et caractéristique, selon Nebrija, des *judios r moros delos cuales la [la letra] recibio nuestra lengua*⁴; plus loin, il signalera que ce son étranger au latin est écrit aussi *c*, quand celui-ci précède *e* ou *i*⁵. Enfin, quand le *c* s'associe au *h*, il joue encore un autre rôle: il représente le phonème consonantique que l'on trouve au début des mots *clapin cliico*.

¹ GC, I, 5, p. 18.

² Ce grand principe est encore souligné dans les *RO*: *Assi que sera este el primero principio el qual ninguno que tenga seso comun puede negar: que las letras r las bozes r los conceptos r las cosas dellos han de concordar*. Hors cette harmonie, il n'y a point de salut: *de otra manera [...] ni terniamos religion: ni sabriamos que nos mando ni vedo dios* (p. 22, *principio segundo*).

³ GC, I, 5, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 20.

⁵ *La .s. corrompese en .c. como nos otros la pronunciamos quando se siguen .e.i. como setaceum cedaço* (GC, I, 7, p. 27).

— au *h* dont il traite à plusieurs reprises, Nebrija attribue trois offices: *uno proprio que trae consigo en las diciones latinas: mas non le damos su fuerça como en estas humano humilde donde la escrivimos sin causa [...]* *Otra cuando se sigue .u. despues della para demostrar que aquella .u. no es consonante sino vocal como en estas diciones huesped huerto huevo [...]* *el tercero oficio es cuando le damos fuerça de letra haziendola sonar como en las primeras letras destas diciones hago hijo*¹. Dans les *Reglas de Orthographia* il laisse entendre que l'aspiration du *f*- initial latin n'était pas encore définitivement acquise deux générations avant la sienne: *avn los antiguos en vida de nuestros abuelos dezian fago fijo*². Et sa condamnation du *h* orthographique dans des mots écrits à la latine y est moins sévère: *otro officio tiene no tan necessario como [los demás] r es que en algunas palabras que en el latin tienen aspiracion quando las boluemos en romance dexamos la: no para que suene: mas para que a imitation de los Latinos acompañe la vocal que se sigue como diziendo honra humanidad humildad*³.

— le *g* a deux valeurs phonétiques. Comme en latin il transcrit l'occlusive dentale sonore /g/, lorsqu'il précède les voyelles *a*, *o*, *u*, comme dans *gallo gota gula*. Mais, s'il est suivi des voyelles *e*, *i*, il représente le phonème initial des mots *gente giron*, sans doute reçu des Arabes, ajoute Nebrija.

— la lettre *i* peut avoir la valeur vocalique moderne (exemples: *ira igual*) mais aussi *otro [oficio] comun con la .g. por que cuando usamos della como consonante ponemosla siguiendose .a.o.u. r ponemos la .g. si se siguen .e.i.*⁴. Ce n'est que plus loin dans la *Gramática*, ou plus tard dans les *Reglas* et à propos du *y*, qu'il sera fait allusion à une autre valeur consonantique du *i*, /j/: *la .i. [latina] corrompese en .i. consonante como de Iesus jesus r por el contrario la .i. consonante en .i. vocal como de jugum iugo*⁴. On voit donc là que Nebrija, lorsqu'il parle de *i* voyelle confond sous ce terme à la fois /i/ et la semi-consonne /j/.

— le *l* joue deux rôles: selon qu'il est simple ou double, il transcrit la liquide alvéolaire /l/ de *lado luna*, ou la liquide palatale /ʎ/ de *llave lleno*. Ce dernier usage est vivement critiqué: *Escrivimosla nos otros mucho contra toda razon de orthographia por que ninguna lengua puede sufrir que dos letras de una especie puedan juntas herir la vocal ni puede la .l. doblada apretar tanto aquella pronunciacion para que por ella podamos representar el sonido que nos otros le damos*⁵.

¹ GC, I, 6, p. 24 et aussi, I, 5, p. 20.

² P. 30.

³ RO, p. 31.

⁴ GC, I, 7, p. 26.

⁵ GC, I, 5, p. 21. Dans les RO, ces mêmes exemples sont écrits *uno uso uengo* une première fois, puis *vengo* une deuxième.

— il en va de même pour la lettre *n* qui présente aussi *dos officios* dont un *proprio cuando la ponemos senzilla* et un *ageno cuando la ponemos doblada con una tilde encima* comme dans *ñudo ñublado, año señor*¹. Ce dernier usage est encore critiqué par Nebrija: *el titulo sobre la .l. [sic pour n] puede hazer lo que nos otros queremos salvo si lo ponemos por letra r entonces hazemosle injuria en no la poner en orden con las otras letras del .a.b.c.*², comme celui du *l* doublé.

— le *u* a la valeur vocalique, comme dans *uno uso*, ou la valeur consonantique *quando hiere la vocal*, comme dans *valle vengo*³. Dans les *Reglas de Orthographia*, l'étude du *u* est plus développée. Outre ce qui vient d'en être dit, la valeur purement orthographique du *u* y est signalée: *el tercero officio es: quando despues dela .q. o dela .g. se pone para representar el sonido que auiamos de dar ala .c. r ala .g. siguiendose la .e. o la .i.*, comme dans *peque saque troque*, où l'on devrait dire et écrire *io pece* [...] *sace* [...] *troce r otro tanto podemos dezir dela .g.*⁴. Nebrija reparle à nouveau du *u* consonantique lorsqu'il s'efforce de démontrer que le castillan n'est que du latin corrompu: *corrompese [la b] en .v. consonante como de bibo bevo de debeo devo*⁵; *Corrompese la .v. consonante en .b. como de volo buelo de vivo bivo*⁶.

— la lettre *x*, *mucho contra su naturaleza*, correspond à la prononciation que l'on rencontre au début des mots *xenabe xabon*, ou à la fin des mots *relox balax*, prononciation reçue des Arabes¹.

— du *r* et du *s*, Nebrija n'en parle que dans les *Reglas de Orthographia*. Les prononciations */r/* et */r̄/* d'une part, */z/* et */s/* d'autre part ne sont que des modalités différentes d'une même *letra*. Le *r* ou le *s* peuvent comme toutes les lettres *ser floxas o apretadas: r por consiguiente sonar poco o mucho*⁵. Il explique en détail les circonstances qui déterminent le choix de l'une ou l'autre de ces valeurs: *r* et *s* *suenan dobladas o apretadas*⁶, s'ils sont en position initiale ou en position interne après consonne (exemples: *rei roma sabio señor; enrique honrado bolsa ansar*); dans toute autre circonstance, ils n'ont de prononciation *apretada* que si on les écrit gémérés.

¹ *Ibidem.*

² P. 33.

³ GC, I, 7, p. 25.

⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁵ RO, p. 29.

⁶ Dans l'équivalence posée ici entre les deux adjectifs *dobladas* et *apretadas*, se manifeste encore la confusion faite sous le terme de *letra* entre graphie et phonème (Voir ch. III, § 3. 1, a).

— la lettre *b* est parfois utilisée pour transcrire /u/: *Tambien algunas vezes escreuimos .b. r pronunciamos .u. vocal como cibdad ciudad deudo deudo recabdo recaudo*¹.

Des remarques et des exemples de Nebrija, on peut donc déduire qu'à la fin du XV^e siècle, le système phonétique du castillan présentait vingt-neuf phonèmes, transcrits à l'aide des graphies selon le système de correspondances porté sur le tableau ci-dessous. Ce tableau comporte plus d'unités phonétiques que n'en distingue Nebrija, car, prenant pour point de départ les graphies, il suit un principe de division orthographique et non phonétique (ainsi, si /s/ et /z/ sont isolés, ils ne sont pas dissociés; ainsi /ʒ/ n'est pas dissocié de la *letra g*; ainsi ni /j/ ni /w/ ne sont isolés)². Il permet de voir par conséquent, que pour transcrire ces vingt-neuf phonèmes, les contemporains de Nebrija utilisaient trente-six graphies. Le principe d'harmonie et de rigueur cher à notre grammairien était donc loin d'être respecté. Cependant, cette observation ne fait apercevoir qu'une partie des raisons qui poussèrent Nebrija à souhaiter une réforme. C'est que son point de vue n'était pas, ne pouvait pas être uniquement celui-là. Il aborde les choses moins d'un point de vue statique que d'un point de vue historique. Le système orthographique castillan est avant tout considéré comme un héritage du latin: c'est en tant que tel qu'il est étudié. C'est essentiellement selon ce critère que Nebrija en examine le bien-fondé, la convenance ou la disconvenance, les réussites et les échecs. Aussi n'est-on point étonné de lui voir, logiquement, rejeter tout ce qui lui paraît une extrapolation abusive, une altération fautive du système orthographique latin. Voici sa conclusion: *el castellano tiene veinte y seis diuersas pronunciaciones [...] de veinte y tres letras que tomo prestadas del latin no nos siruen limpia mente sino las doze pronunciaciones que traxeron consigo del latin r que todas las otras se escriuen contra toda razon de orthographia*³. L'idée-étalon n'est pas une *razon* castillane mais bien *la razon* latine.

3.3.2. *Propositions de Nebrija*. Ce bilan terminé, Nebrija, ayant bien insisté sur la nécessité d'une remise en ordre, expose ses propres solutions. Le problème essentiel était, rappelons-le, celui de la transcription des phonèmes castillans inexistantes en latin; son propos est

¹ RO, p. 34. Le *b* fait en outre partie des lettres qui peuvent être finales de mot: *b, c, f, g, h, m, p, t, u*, (GC, II, 4, p. 41).

² Les phonèmes et graphies dont Nebrija ne parle pas sont entre parenthèses. Les propositions orthographiques de Nebrija sont encadrées au centre du tableau (page suivante).

³ GC, I, 5, p. 22.

| V O Y E L L E S | | | | L I Q U I D E S e t V I B R A N T E S | | | | N A S A L E S | | | | A F F R I Q U É S | | | |
|-----------------|-------|-------------|-------|---------------------------------------|-----|-----|---------------|------------------------------------|-----------------------------------|------------------------|---------------|-------------------|--------------|-------|--------|
| (/a/) | (/e/) | (/i/) | (/o/) | (/u/) | /l/ | /ʎ/ | /r/ | /r̄/ | /m/ | /n/ | /ɲ/ | /p/ | /s/ | /z/ | /c/ |
| (a) | (e) | i j y | (o) | u v b | l | ll | -r- -r̄ | r- -rr- -r- (après cons.) | m n n(+m) n(+b) n(+p) | n | ɲ | nn gn | e(+c,i) ç | z | ch |
| (a) | (e) | i | (o) | u | l | ll | r | r- -rr- -r- (après cons.) | m | n | ɲ | | ç | z | ch |
| (i) | (u) | f | h | -ss- s- | z | ̄x | j | (p) | b v | c | g | | (t) | (d) | zero |
| (y) | hu | | | -s- (après cons.) | | | j(+a, o,u) | | u v b | k qu(+e, i) q | | su(+e, i) | (th) | | h |
| (j) | (v) | (ph) | | -ss- s- | z | | i(+a, o,u) | | | c | g(+a, o,u) | | (t) | (d) | |
| (i) | (u) | f | h | -s- | -s- | x | g(+e,i) | (p) | | | | | | | |
| (/y/) | (/w/) | /f/ | /h/ | /s/ | /z/ | /š/ | /ž/ ou /z̄/ | (.p) | /b/ | /k/ | /g/ | | (/t/) | (/d/) | /zéro/ |

F R I C A T I V E S

O C C I U S I V E S

clair: *Vengamos agora al remedio que se puede tener para escribir las pronunciaciones que agora representamos por ageno oficio de letras*¹.

On a vu, d'une part que l'occlusive dentale sourde /k/ pouvait être représentée par trois graphies *c*, *k*, *q*, et d'autre part que, sous les variantes *ç* et *ch*, la lettre *c* servait à transcrire deux autres phonèmes, /ŝ/ et /c/. Nebrija s'est déjà élevé contre cette anomalie. Suivant son principe fondamental, il propose qu'à chaque phonème soit affectée une seule graphie. Il ne veut pas pour autant tourner le dos à l'usage établi, conscient des difficultés que soulèverait un changement trop brutal: *mas por que en aquello que es como lei consentida por todos es cosa dura hazer novedad podíamos tener esta templança*¹:

— /k/ pourrait être écrit *c*, comme en latin;

— /ŝ/ pourrait être écrit *ç*, *llamandola por el nombre de su boz*;

— /c/ pourrait être écrit *ch̃*, une nouvelle *figura* (con una tilde encima) qui serait également désignée *del nombre de su fuerça*².

Les graphies *g* et *i* étaient aptes toutes deux à transcrire le phonème /ǰ/; mais elles pouvaient en outre prendre d'autres valeurs phonétiques. On avait donc là deux graphies pour plus de deux phonèmes. Pour faire disparaître cette confusion, Nebrija propose de spécialiser ce qui n'était qu'une variante graphique de l'une d'entre elles, dans la transcription de /ǰ/: *Esta podría ser la .y. griega sino que esta en uso de ser siempre vocal mas sea la .j. luenga [...] r entonces quedara sin oficio la .y. griega*³. Ce choix n'est pas fait au hasard et est justifié de la même façon que précédemment: *por que no seamos autor de tanta novedad*.

Sur le problème du /l/ et du /ʎ/, toujours soucieux de n'apporter de changement que *donde mucho es menester*, il propose simplement de garder la graphie *ll* pour transcrire /ʎ/, mais à la condition qu'elle soit écrite *quitando el pie a la segunda* [l] en sorte que *las tengamos entrambas en lugar de una*⁴. *Ll*, comme *ç*, comme *ch̃* devient donc une lettre autonome⁵.

¹ GC, I, 6, p. 22.

² *Porque si dexassemos la .ch. sin señal verníamos en aquel error que con unas mesmas letras pronunciaríamos diversas cosas en el castellano r en el latin.* On voit encore ici que le souci majeur de Nebrija est bien de faire en sorte que le castillan, pour la transcription de phonèmes ignorés du latin, n'utilise pas de graphies latines. Dans les *RO*, la présence du tilde est justifiée d'une autre manière: *para demostrar que aquellas dos figuras no representan la boz que le damos: r que por aquel titulo suplimos el defecto* (p. 28).

³ GC, I, 6, p. 23.

⁴ Il dira plus clairement encore dans les *RO*: *para mostrar que es una letra* (p. 29).

⁵ Voir GC, I, 9, p. 33.

Il en va de même pour /n/: dans la *Gramática*, Nebrija admet la graphie ñ, et, se trompant sur la prononciation latine du groupe biconsonantique gn, admet également la graphie gn. Dans les *Reglas*, cette interprétation erronée du gn latin a disparu et la graphie gn n'est plus proposée¹.

L'ambiguïté phonétique de la graphie u, tantôt consonne, tantôt voyelle, est signalée à nouveau mais n'est pas nettement résolue dans la *Gramática*. Nebrija y parle bien de distinguer ces deux fonctions à l'aide des deux graphies u et v, mais il ne précise pas bien quelle sera la spécificité de chacune². Les choses sont moins vaguement exprimées dans les *Reglas*: *la u. tiene dos fuerças vna de vocal r otra de consonante, tambien tiene dos figuras: vna redonda de que usamos enel comienço delas palabras: r otra de que enel medio dellas: r pues que aquella de que usamos enlos comienços si se sigue vocal siempre es alli consonante: vsemos della siempre como de consonante: quedando la otra por vocal en todos los otros lugares*³. En conclusion, Nebrija propose les équivalences v = /b/ (ou /v/)⁴ (le dessin de cette lettre ressemblait à celui du «mu» grec, c'est ce qui explique qu'elle soit décrite comme *redonda*), et u = /u/⁵.

Le h, on l'a vu, pouvait avoir ou bien une fonction phonétique précise (= /h/, quand il dérivait d'un f latin), ou bien une fonction purement orthographique, ou bien encore n'avoir aucune fonction (quand il dérivait d'un h latin⁶). Pour Nebrija, le seul usage qui se justifie est le

¹ P. GALINDO ROMEO et I. ORTIZ MUÑOZ traitent de cette question dans la GC, tome I, pp. 236-238, n. 2. L'opinion de Nebrija sur la prononciation du gn latin a varié au cours des années: erronée en 1486 (dans la *Repetitio secunda*) et en 1492 (dans la GC), elle change dès 1503 (dans *De vic ac potestate litterarum*).

² GC, I, 6, pp. 23-24.

³ P. 29. Comparer avec le texte correspondant de la GC: [...] *una vocal: r otra de rau consonante. Tan bien tiene entre nos otros dos officios: una de que usamos enel comienço delas diciones. r otra de que usamos enel medio dellas. r pues que aquella de que usamos enlos comienços siempre alli es consonante*[...]

⁴ A. ALONSO, sur ce point, s'écarte de l'opinion générale: «Hasta ahora todos hemos entendido que la antigua b era oclusiva bilabial y la antigua v, /b/ fricativa bilabial [...]. Sin embargo [...] se desprende una rectificación sobre la v que era en las regiones de distinción [entre b et v] una labiodental *sui generis*, no montando los dientes sobre el labio, ni produciendo, al parecer, el rehilamiento propio de la v francesa o de la valenciana, sino arrimando la cara interna de los dientes de arriba a la cara interna del labio de abajo. Se parecía a la w alemana y a la v inglesa». (*op. cit.*, I, pp. 21-22 et 60-61). E. ALARCOS LIORACH, *op. cit.*, pp. 200 et 216, s'en tient à l'opinion courante. Voir aussi R. J. CUERVO, *op. cit.*, pp. 244-255 et 348-361, et P. HANSEN, *op. cit.*, p. 120.

⁵ Voir P. GALINDO ROMEO et I. ORTIZ MUÑOZ dans GC, t. I, p. 158.

⁶ Voir n. 1 p. 95.

premier. En effet la présence d'un *h*-initial devant un *u* dont il précise le caractère vocal *ia no es menester si las dos fuerças que tiene la .u. distinguimos por estas dos figuras .u.v.*¹. Dans les *Reglas* il se montrera moins précis: dans le chapitre *Del remedio que se podría tener para escribir reclamatione el castellano*² il parle bien des diverses valeurs du *h*, mais il ne dit rien d'une éventuelle réforme de son usage.

La représentation orthographique des deux lettres *r* et *s* doit, pour être correcte, tenir compte, d'abord de leur prononciation, ensuite de leur place dans le mot: si elles sont à l'initiale ou à l'intérieur après consonne, *suenan dobladas o apretadas*, et ne doivent pas être doublées, *De donde se conuençe el error de los que escriuen con r doblada rei o enrique*; par contre, dans les autres cas, *si suenan apretadas: doblar se han en medio de la palabra*. Nebrija donne en les opposant les deux exemples *fuesse* (du verbe «ser») et *fuese* (du verbe «irse») qui doit s'écrire ainsi, malgré l'enclise, *por que la .s. esta en comienço de palabra*³.

Quant au *x*, pour éviter qu'il continue de représenter un son inconnu du latin, il suffira d'en modifier le dessin *con una tilde*; on le désignera du nom de *su fuerça*.

Le nouvel alphabet remodelé par Nebrija comporte ainsi vingt-six graphies qui correspondent aux vingt-six prononciations qu'il a lui-même déterminées. On y trouve, comme il le rappelle en omettant le *ñ* et le tilde sur le *x*⁴: *a.b.c.ç.clī.d.e.f.g.h.i.j.l.ll.m.n.o.p.r.s.t.v.u.x.z.*⁵. La comparaison de ce système avec le système déjà existant permet d'observer:

- que trois graphies ont disparu: *q, k, y*;
- que quatre graphies déjà utilisées ont acquis leur autonomie de lettres: *ç, ll, ñ, clī* (celle-ci avec une modification de détail);
- qu'il en va de même pour le *j*, auparavant simple variante «longue» du *i*, et pour *u* et *v*, auparavant deux interprétations graphiques de la même lettre;

¹ GC, I, 6, p. 24.

² Dans la GC, le titre du chapitre est *Del remedio que se puede tener para escribir pura mente el castellano*. La substitution d'un présent (*puede*) par un conditionnel (*podría*) semble marquer une évolution: Nebrija est moins sévère sur les usages orthographiques de ses contemporains. Cette observation rejoint celle de la n. 1 p. 89. Voir *supra*, ch. III, § 3.3.1.

³ RO, p. 29.

⁴ Comme en témoigne le nouvel énoncé que l'on trouve dans la GC: *a.b.c.ç.ch.d.e.f.g.h.i.j.l.ll.m.n.gn.o.p.r.s.t.v.u.x.z.* (V, 1, p. 110), et dans les RO: *a.b.c.ç.ch.d.e.f.g.h.i vocal.i consonante.ll doblada.m.n sin titulo .n con titulo o.p.r.s.t.u vocal o consonante x.z.* (p. 27). Les modifications de détail préconisées par Nebrija n'apparaissent pas régulièrement dans le texte imprimé: on ne trouve pas systématiquement le tilde sur le *ch* ni sur le *x* (pas plus dans la GC que dans les RO).

⁵ GC, I, 6, p. 24.

— qu'une lettre a été légèrement modifiée: le *x* devient \tilde{x} .

Enfin Nebrija termine le livre I de la *Gramática* en édictant une série de *reglas generales del orthographia del castellano*. Il y en a six:

1.^o il faut écrire comme on prononce et, inversement, prononcer ce que l'on écrit; à moins que l'autorité royale ne s'y oppose, on pourra suivre dans ce but les suggestions contenues dans la *Gramática*;

2.^o les seules lettres qui peuvent être redoublées sont le *r* et le *s* (exemples: *coro cosa / corro cosso*). Il est erroné de calquer l'orthographe d'un mot castillan sur celle du mot latin correspondant, et d'écrire par exemple *illustre sillaba*. Cela ne s'oppose en aucune façon à ce qui a été dit à propos du *ll*, car le *ll* n'est pas un *l* double: *ia aquella .l. doblada no vale por .l. sino por otra letra delas que faltan en nuestra lengua*¹;

3.^o on ne doit jamais écrire de double lettre en début ni en fin de mot, ni en début de syllabe si la lettre qui précède est une consonne. Il ne faut donc pas écrire *rrei ourra*, ni *ssabio conssejo*;

4.^o devant *m*, *p*, *b*, on doit toujours écrire *m*, jamais *n*²;

5.^o l'usage de *p* entre *m* et *n* est à proscrire;

6.^o le *g* ne peut précéder un *n*, sauf dans le cas où la graphie *gn* equivaut à \tilde{n} ³.

Dans le livre II, que *trata dela prosodia r silaba*, Nebrija explique les règles d'accentuation des mots et prône l'usage de l'accent écrit dans les formes verbales qui changent de sens selon l'accentuation: *avemos de determinar esta confusion r causa de error: poniendo encima dela silaba que a de tener el acento agudo un resguito que el [Quintilien] llama apice* (exemples: *io ámo alguno amó*)⁴.

On trouve également quelques remarques sur la façon de couper les mots dans l'écriture. Une consonne intervocalique doit être associée à la voyelle qui la suit, sauf si, dans un mot étymologiquement composé, elle est la dernière lettre d'un préfixe: *enemigo* et *desamo* doivent être scindés *en-emigo* et *des-amo*. Pour ce qui est des consonnes intervocaliques groupées —deux ou trois, mais jamais plus— *todas ellas pertenecen ala vocal siguiente o parte dellas*⁵.

¹ GC, I, 9, p. 33.

² *Ibid.*, p. 34; Nebrija justifie cette règle en s'appuyant sur des critères phonétiques: étant donné le point d'articulation du *n* (*hiriendo el pico dela lengua enla parte delantera del paladar*) et celui de *m*, *p*, *b*, il est forcé que le *n*, quand il précède l'une de ces trois lettres, soit articulé comme un *m*. C'était là souligner un phénomène d'assimilation (également dans les *RO*, pp. 33-34).

³ GC, I, 10, p. 34; voir *supra*, ch. III, 3.3.2, et la n. 3 de la page précédente.

⁴ Voir n. 1 p. 100.

⁵ GC, II, 3, p. 39.

⁶ GC, I, 9, p. 30.

Le castillan rechigne à associer plusieurs consonnes à une même voyelle. C'est par là que Nebrija s'explique le *e*-prothétique que l'on trouve en espagnol dans des mots dérivés de mots latins comportant deux, voire même trois consonnes initiales (exemples: *estrado* < *stratum*, *esmaralda* < *smaragdus*). Il en découle qu'il n'y a jamais plus de deux consonnes au début d'un mot castillan; en position finale, on peut rencontrer exceptionnellement un groupe biconsonantique dans des *palabras cortadas*, c'est à dire apocopées (*cient por ciento*, *grand por grande*)¹.

4. Conclusions.

Les remarques de Nebrija sur l'orthographe castillane du XV^e siècle sont précieuses à plus d'un titre. On le sait, il n'est pas le premier à s'être penché sur la prononciation et l'écriture de l'espagnol; mais il est bien le premier à qui l'on doit des observations aussi substantielles. En outre il présente ses réflexions et ses suggestions selon un plan et un ordre dont la rigueur est l'indice d'une réflexion profonde et d'une attention soutenue, servies par une solide expérience acquise dans la pratique et l'explication pédagogique de la grammaire latine².

¹ *Ibidem*.

² Pour J. CASARES, *Nebrija y la gramática española*, *Boletín de la Real Academia Española*, 1947, XXVI, p. 340, l'intérêt porté par Nebrija au romance pose un problème: comment expliquer que, parti en Italie *no por la causa que otros van [...] mas para que por la lei de la tornada despues de luengo tiempo restituyesse en la possession de su tierra perdida los autores del latin: que estauan [...] desterrados d: españa* (prologue à l'*Interpretacion de las palabras castellanas en lengua latina*, dictionnaire hispano-latin de 1492), et, à son retour décidé à *desbaratar la barbarie* (*ibid.*), c'est à dire la méconnaissance de la latinité, comment expliquer que Nebrija, pour qui il est plus grave de faire des barbarismes en latin que de mal prononcer l'espagnol (*Repetitio secunda: De corruptis hispanorum ignorantia quarundam litterarum uocibus*, 1486), se soit ainsi penché sur la langue vulgaire, au point d'être considéré comme l'initiateur des études de grammaire romane en Espagne. Selon J. Casares, c'est la Reine Catholique qui a donné à Nebrija l'ordre de composer une grammaire du castillan.

Certes, la reine Isabelle est déjà mentionnée dans le prologue à l'*Universal Vocabulario* de Alonso de Palencia (1490), puis dans celui des *Introducciones latinas [...] contrapuesto el romance al latin* (1486) comme l'instigatrice de ces œuvres. Certes, dans le prologue de l'*Interpretacion* précédemment cité, Nebrija place ses œuvres portant sur la langue vulgaire ou rédigées en castillan très au-dessous des autres, et manifeste clairement sa préférence pour l'étude du latin: *Añadimos tan bien la quinta obra en que apretamos debaxo de reglas y preceptos la lengua castellana que andava suelta de las leyes del arte*.

Mais cela ne doit pas faire oublier que, selon Nebrija lui-même, c'est bien lui qui, de sa propre initiative, proposa à Isabelle une ébauche (*una muestra*)

Il n'en demeure pas moins que son étude laisse voir quelques lacunes. Au problème posé par les graphies *b* et *v*, *u*, il n'est pas apporté de solution bien précise. Certes Nebrija critique le mauvais usage de ces lettres ¹, qu'il attribue à la similitude entre les *letras b* et *u* consonne ², mais il ne propose pas de règle pour la distribution des graphies *b* et *v*. Sur le *z*, il ne dit rien, et s'il suggère de réserver la lettre *c* à la représentation du phonème /k/, il ne parle pas du cas où *c* précède *e*, *i*. Sur l'emploi du *h* nous avons déjà souligné quelques fluctuations entre ce qui en est dit dans la *Gramática* et ce qui en est dit dans les *Reglas* ³. Sous le *i vocal* Nebrija n'a pas su distinguer d'un côté le phonème /j/ de l'autre le phonème /i/. Enfin, en dehors des cas où, dans le domaine verbal, cela est nécessaire pour éviter une ambiguïté, il ne parle pas d'écrire les accents, pas plus qu'il ne parle des signes de ponctuation.

Certaines de ces lacunes s'expliquent par le caractère même de cette *Gramática*: fruit d'une volonté nouvelle de voir érigés des préceptes destinés à uniformiser et à normaliser l'usage de la langue vulgaire, toujours enclin aux déviations, et composée par référence permanente à la grammaire latine, elle ne peut embrasser, en un coup d'essai, l'ensemble des problèmes propres au castillan du XV^e siècle. D'autres peuvent être le résultat de simples omissions. Mais, étant donné qu'aucun des points épineux de l'orthographe, ceux où régnait un désordre apparent, ne reçoit de solution précise, claire et nette, il n'est sans doute pas exagéré de penser que notre grammairien, justement parce qu'il a conscience de l'importance des réformes qu'il y aurait à faire s'est contenté d'une attitude prudente, voire réservée.

Il ne cache pas d'ailleurs son grand respect pour la tradition, l'usage établi, et les autorités. Sur la question du *c* et du *ç*, il dit bien que ce qu'il préconise est *una templança* ⁴. A la fin du livre I de la *Gramática*, il revient sur ce qu'il a dit du *ch* et demande qu'on suive ses propositions *hasta que entrevenga el autoridad de vuestra alleza: de aquellos que*

de la *Gramática* (Voir *GC*, prologo, p. 7) avant de se décider, avec son accord et son patronage, à *sacar la novedad desta [...] obra dela sombra r tinieblas escolasticas* (*ibid.*, p. 8), non sans avoir conscience d'y risquer sa réputation.

Sur cet aspect, voir P. GALINDO ROMEO et L. ORTIZ MUÑOZ, *GC*, t. I, n. 18, pp. 212-213.

¹ *RO*, p. 29.

² *en tanto grado que algunos delos nuestros apenas las pueden distinguir assi en la escriptura como en la pronunciacion siendo entre ellas tanta diferencia: quanta puede ser entre qualesquier dos letras* (*RO*, p. 29.)

³ Voir n. 2 p. 101.

⁴ *GC*, I, 6, p. 22; voir *supra* ch. III, § 3.3.2.

*pueden hazer uso*¹. Il ne sort de l'usage et de la tradition que lorsqu'il y est contraint. Ainsi dans le chapitre *Delas especies del nombre*: ne trouvant ni en latin, ni en grec, ni en hébreu l'équivalent des augmentatifs espagnols, il se voit dans l'obligation de créer un mot pour désigner ce type de dérivé nominal; dès lors, il sent le besoin de souligner cette audace, en même temps qu'il la justifie: *r por que este genero de nombres aun no tiene nombre: osemosle nombrar aumentativo*².

Cette mesure, cette retenue, dont Nebrija fait preuve dans la *Gramática* et dans les *Reglas de Orthographia*, dans le fond comme dans la forme, surprennent quand on les rapproche du ton décidé, autoritaire agressif même, en tout cas rien moins que modeste, qu'il montre dans le prologue de certaines de ses autres oeuvres³. Leur allure polémique donne idée de l'ambiance dans laquelle Nebrija dut mener son travail de rénovation. En 1575, au moment où, dans le but d'uniformiser le système d'enseignement du latin, on préconisait l'usage de l'*Arte gramatical* de 1481 dans les universités du royaume, Francisco Martínez Lusitano, «catedrático de prima de latinidad» à l'Université de Salamanque, et lui-même auteur d'une grammaire latine, dans un discours public⁴ destiné à démontrer que le manuel de Nebrija ne répondait pas aux besoins pédagogiques de l'époque, fait état des mille difficultés que celui-ci rencontra auprès de ses contemporains, dont un bon nombre et non des moindres, resta opposé à ses réformes —routine, susceptibilité, jalousie, ou simple incompétence⁵.

¹ GC, I, 10, p. 33.

² GC, III, 3, p. 61.

³ Comme on peut en juger par les extraits suivants: *Y porque en breve tengo de publicar una obra de vocablos en latin, y romance, en que provoco, y desafio a todos los nuestros, que tienen habito y profesion de letras, no digo mas en esta parte sino que desde agora les denuncio guerra a fuego y sangre, porque entretanto se aperciban de razones y argumentos contra mi* (*Introducciones latinas*, version bilingue de 1486, éd. de Madrid, 1773, prologue);

hablando sin soberbia fue aquella mi doctrina tan notable. que aun por testimonio de los embidiosos r confession de mis enemigos todo aquesto se me otorga: que io fue [sic] el primero que abri tienda de la lengua latina: r ose poner pendon para nuevos preceptos [...] I que si cerca de los ombres de nuestra nacion alguna cosa se halla de latin: todo aquello se a de referir a mi (*Vocabulario latino-español*, 1492)

⁴ Intitulé «Pro Antonio Nebrissensi», il fut imprimé en 1588; E. A. DE ASIS G. en a publié la traduction espagnole dans *Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo*, 1935, XVII, pp. 30-45.

⁵ «...en su retractación del acento latino [...] nos dice que «el no se había atrevido a mudar concepto que ya hacia tiempo estaban en los oídos de los gramáticos y eran tenidos como axiomas» [...] añadiendo que se las tenía que haber con el vulgo, con jóvenes poco instruídos, con preceptores poco competentes» (*ibid.*, p. 33).

C'est peut-être cette opposition tenace et virulente des érudits et des gens cultivés aux innovations de Nebrija latiniste, la rigueur et la sévérité de la critique contemporaine¹, qui expliquent, à la fois le caractère agressif des prologues mentionnés, et la grande prudence des réformes proposées pour la langue vulgaire. La crainte de voir ses suggestions condamnées à demeurer sans effet par excès d'audace, la nécessité de «contemporizar con los vicios de los gramáticos importunos y morosos»² imposaient à Nebrija certaines limites.

F. TOLLIS.

Université de Pau et des Pays de l'Adour.

¹ Les prologues de *GC* et des *RO* contiennent tous deux le témoignage de cette crainte: [...] *io delibere con gran peligro de aquella opinion que muchos de mi tienen: sacar la novedad desta mi obra [...]* (*GC*, prologue, p. 8); *Esto quise señor [...]* *testificar a vuestra limpieza [...]: por que por aventura en algun tiempo me sera buen intercessor poner en obra este mi cuidado. El qual a mi peligro ya auria puesto so la censura del pueblo: sino que temo que para juzgar della se hara lo que suele contando los votos r no ponderandolos* (*RO*, p. 19; souligné par nous).

² E. A. DE ASIS G., *art. cit.*, p. 34.